

SACEM A G



**Faire société grâce
à la musique**

00123

Directrice de la publication :
Cécile Rap-Weber

Directeurs de la rédaction :
Mathieu Boncour, Anne-Sophie Prusak
(anne.sophie.prusak@sacem.fr)

Comité de rédaction :
Élisabeth Anaïs, Benjamin Bleton, Gérard Davoust,
Brice Homs, Claude Lemesle, Christine Lidon,
Marc Lumbroso, Jean-Claude Petit, Patrick Sigwalt

Ont collaboré à ce numéro :
Valentin Allain, Keyla Benita, Gérôme Darmendrail,
Éric Delhaye, Patrice Demailly, Alexandra Dumont,
Camille Fiard, Delphine Ghosarossian, Clémence Meunier,
Anne-Sophie Prusak, Olivier Richard

Suivi de production :
Karine Pepper,  mille Sublin-Cousin, Marion Lamalle

Supervision  ditoriale :
Alexis Bernier

Conseil éditorial et coordination :
Agence L'illumin rie

Direction artistique, illustrations et maquette :
Studio Les Jumelles

Des remarques, des suggestions sur le *SacemMag* ?
Écrivez-nous à : sacemmag@sacem.fr

Vous recevez le *SacemMag* parce que vous êtes en lien professionnel avec l'activité de la Sacem, notamment avec la filière culturelle à laquelle vous appartenez également. Vos données sont traitées et destinées à la Sacem (responsable de traitement) aux fins d'envoi de sa revue *SacemMag*. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles et sur l'exercice de vos droits RGPD, vous pouvez consulter notre politique de confidentialité accessible sur le site Internet de la Sacem : www.sacem.fr/politique-confidentialite

Si vous ne souhaitez plus recevoir le *SacemMag*, envoyez votre demande de désabonnement auprès de sacemmag@sacem.fr

Le *SacemMag* est publié trois fois par an / N  ISSN 2108-8802 / Sacem   Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique / Société civile à capital variable immatriculée au registre du commerce et des sociétés de Nanterre sous le numéro D 775 675 739. Siège social : Sacem   225, avenue Charles-de-Gaulle   92528 Neuilly-sur-Seine Cedex / Tél. : 01 47 15 47 15 / www.sacem.fr



Patrick Sigwalt
Compositeur, président
du Conseil d'administration
de la Sacem

  l'heure où j'écris ces lignes, je ne connais ni les résultats des élections municipales, ni l'issue des débats au Sénat sur la présomption d'exploitation des œuvres par les systèmes d'IA. Mais dans les périodes d'incertitude, il faut revenir à l'essentiel. Pour nous, cet essentiel a un nom : le droit d'auteur.

Depuis 175 ans, la Sacem défend une conviction simple : le droit d'auteur est le moteur de la création. Il ne se réduit pas à un cadre juridique. Il porte une id  forte : la création est une expression de la dignité humaine. Elle mérite reconnaissance, respect et rémunération.

Ce droit est aujourd'hui fragilisé. Par des modèles économiques qui réduisent les œuvres à de simples « contenus ». Par des technologies qui s'en nourrissent sans autorisation ni transparence. Par un contexte budgétaire qui questionne les fondations mêmes de notre modèle culturel.

Le texte initié par la Sacem sur l'exploitation des œuvres par l'IA constitue une étape décisive. Il ne s'agit pas de freiner l'innovation, mais d'en fixer les règles, pour qu'elle demeure au service de la création humaine. Aucun progrès technologique ne peut durablement s'affranchir du droit d'auteur, car aujourd'hui la création est bien le carburant de l'innovation. Le soutien déjà exprimé par de nombreux acteurs culturels et responsables publics montre qu'un socle commun existe. Confirmons-le et enrichissons-le en 2026.

La création est populaire. Elle naît dans nos villes, nos villages, nos quartiers. Elle fait vivre des milliers de familles et irrigue tous les territoires. Défendre le droit d'auteur, c'est défendre notre souveraineté culturelle, notre cohésion et la place de la France dans la compétition mondiale.

Aux créateurs, je dis : faisons front commun. Aux élus d'aujourd'hui et à ceux qui aspirent à gouverner demain : regardez la musique pour ce qu'elle est vraiment. Un bien commun vivant. Une force économique majeure. Et un pilier essentiel de notre culture et de notre démocratie.



Cécile Rap-Veber
Directrice générale-gérante

À la Sacem, nous avons une conviction simple : la musique n'est pas un luxe. Elle est une nécessité.

Nous vivons dans un monde traversé par les fractures et les déséquilibres, un monde où l'on parle plus d'algorithmes que d'humains, plus de performances que de lien.

Face à cela, nous faisons un choix clair : celui de la création. Car créer, c'est résister. Créer, c'est se relier.

Depuis plus de dix ans, avec les Fabriques à musique, nous voyons concrètement ce que cela change. Dans une école, un Ehpad, un hôpital ou un centre pénitentiaire, un créateur ou une créatrice accompagne un groupe. Une chanson naît. Et avec elle la confiance, la fierté, le sentiment d'avoir sa place.

Créer ensemble, c'est déjà faire société.

Mais nous voulons aller plus loin. Aller jusqu'au dernier kilomètre. Là où la culture ne va pas toujours. Là où certains pensent qu'on les a oubliés.

C'est pour cela que nous avons créé le Fonds de dotation Sacem. Pour démultiplier ces actions. Pour donner à chacun non seulement la possibilité d'écouter la musique, mais de la faire. Pour soutenir la musique dans les territoires, dans les petites communes, dans les collèges et les lycées.

Faire vivre la musique et le droit d'auteur dans les petits commerces et les petites municipalités, c'est protéger les artistes locaux, les plus fragiles. C'est aussi le sens de notre dispositif « Tous en live » : aider les cafés et bars à accueillir des artistes, pour que les habitants se retrouvent dans un lieu de vie qui recrée du lien réel, et non virtuel.

Ce fonds est un appel. Aux artistes, aux entreprises, aux citoyens : rejoignez-nous. Nous ne sauverons peut-être pas le monde. Mais nous pouvons l'embellir, le rendre plus juste, plus vivant, plus uni. Et aujourd'hui, c'est déjà immense.

À Versailles,
des élèves de
CP participent
à un atelier
de création
des Fabriques
à musique.



Les contributeurs
à ce numéro

Gérôme Darmendrail

Trompettiste jusqu'à ses 14 ans, il a pu vérifier par la suite le célèbre adage selon lequel les journalistes musicaux étaient des musiciens ratés, en écrivant sur la musique pour *Tsugi* et *Libération*. Rarement sur des trompettistes, néanmoins.

Éric Delhaye

Journaliste musical, Eric Delhaye publie régulièrement dans *Télérama* et *Le Monde diplomatique* notamment. Son périmètre s'étend du jazz à l'électro, et de l'Afrique aux Amériques, avec une appétence pour les implications sociétales des mouvements artistiques.

Patrice Demailly

Diplômé de l'École supérieure de journalisme de Lille, il est passé par le service culturel de *Nord Éclair*. Journaliste spécialisé dans la chanson française et francophone, il collabore actuellement avec *Libération* et RFI Musique et rédige fréquemment des biographies pour les artistes.

Alexandra Dumont

Journaliste indépendante, elle signe des sujets musicaux et de société pour *Magie*, *Tsugi* et *Libération* croisant sociologie, politique et féminisme. Elle est aussi cofondatrice et coanimatrice du podcast *Tas mal où ?* sur la santé physique et mentale des artistes.

Delphine Ghosarossian

Artiste photographe passionnée par le portrait, elle collabore à de nombreux médias de presse. Également docteure en arts plastiques et sciences de l'art, elle enseigne l'histoire de la photographie contemporaine. Son univers iconographique est une constante réflexion sur le portrait, le corps humain et la peau. Delphine Ghosarossian est aussi membre du collectif Divergence-Images depuis 2014.

Clémence Meunier

Journaliste depuis une dizaine d'années, Clémence Meunier s'est spécialisée dans l'étude de sujets sociétaux vus à travers le prisme musical, qu'il s'agisse d'écologie ou de féminisme.

Olivier Richard

Olivier Richard écrit sur la musique, le cinéma et les bandes dessinées depuis l'adolescence. Il commence dans des fanzines avant d'écrire pour *Rock & Folk*, *Player One*, *VSD*, *Libération*, *Tsugi*, etc. En parallèle, il écrit et réalise des documentaires sur la musique et la culture asiatique pour France Télévisions, Arte, CStar, etc. Incurable, il continue toujours d'écrire dans des fanzines.

Entrée des artistes

Mosimann - 8

Marion Rampal - 9

Joachim Garraud - 10

Zily - 11

Les studios de légende



Studio Debs
— La mémoire
musicale des
Antilles

Temps fort



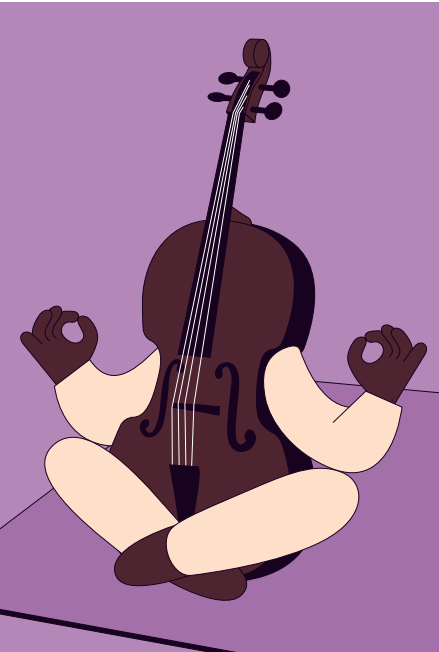
Fonds de dotation Sacem — La création
musicale pour faire société

Décryptage



L'afrobeats — À l'assaut du monde

Enquête



Musique & bien-être — Les mélodies
du bonheur

20

Carte
Blanche



Portfolio — Delphine
Ghosarossian

28

Dossier



Around
the world —
La France
monte le son

Toute 1^{re} fois

Yael Naim - 48

Musée Sacem

Comme d'habitude - 50

Solidaires !

Gigi, l'amoureux au grand cœur - 52

Ça sonne faux

La Sacem est une administration publique - 53

Playlist - 54

40

48



" LE JOUR
OÙ ON FAIT
EXACTEMENT
CE DONT ON
A ENVIE, ON A
GAGNÉ. "

PAR ————— Gérome Darmendrail

MOSIMANN

AUTEUR-COMPOSITEUR

Chanteur, DJ, producteur, songwriter, animateur...
Mosimann est un couteau franco-suisse qui navigue entre les styles et les projets avec aisance. Sans doute parce qu'il n'a jamais perdu de vue ce qui l'avait motivé à se lancer dans la musique.

Il se souvient bien de sa « première Sacem » : 8,40 euros. « J'avais encadré le papier dans ma chambre, sourit-il. Je pense que ma mère l'a toujours. » Une vingtaine d'années plus tard, si les montants sont devenus plus importants et si son look a bien évolué – la mèche longue semble loin –, Mosimann assure ne pas avoir tellement changé.

La *Star Academy* en 2007, un premier album disque d'or en 2008 – le jazzy *Duel* –, puis le virage électro, l'entrée dans le Top 100 de *DJ Mag*, l'écriture et la production de hits pour d'autres artistes (Grand Corps Malade, Barbara Pravi, Pierre Garnier...) et, depuis 2024, sur les réseaux sociaux le concept *Dream Track*, devenu viral. Le principe ? Une personnalité le met au défi de créer son titre de rêve. Un amour du *mash-up* qui l'a conduit jusqu'à la matinale de France Inter où il dévoile chaque semaine une nouvelle « *track* de vos rêves » dans un billet d'humeur musical. Le chemin parcouru est conséquent, mais le cap est resté le même : celui qu'il s'est fixé adolescent, lors de la Fête de la musique de Viuz-en-Sallaz (Haute-Savoie), quand il voit son pote Julien chanter

« Un autre monde » de Téléphone et se dit que c'est ce qu'il veut faire plus tard.

« Ce que je veux aujourd'hui, c'est la même chose qu'à l'époque : être avec des gens, partager, grâce à la musique. J'ai autant de plaisir à me retrouver dans un petit club de 400 personnes où je joue de la musique underground que lorsque je joue pour la clôture des Vieilles Charrues devant 50 000 personnes. C'est la même passion qui m'anime, la même boule dans le ventre. »

Avoir un cap clair n'empêche toutefois pas de faire fausse route, parfois, il le sait. Alors, s'il devait glisser un conseil aux artistes qui démarrent, il en donnerait un simple mais pertinent : « Pour moi les planètes se sont alignées le jour où j'ai arrêté de me dire qu'il fallait que je crée "pour les radios", "pour mes fans de la Star Ac", pour "ceux de la musique électronique"... Quand on fait les choses pour les autres, ça ne marche pas. Le jour où on fait exactement ce dont on a envie, on a gagné. »

PAR ————— Gérome Darmendrail

MARION RAMPAL

AUTRICE-COMPOSITRICE



" L'ÉCRITURE EST
UN MUSCLE
QU'IL FAUT
CONSTAMMENT
EXERCER. "

Voix renommée du jazz français, Marion Rampal aurait pu être avocate ou médecin si elle avait écouté ses parents. Elle a choisi la musique. Un rêve éveillé, toujours en mouvement.

De la musique, il y en a toujours eu à la maison. Des parents mélomanes, un grand-père musicien de jazz professionnel dans les clubs et casinos de la Côte d'Azur. « Quand j'étais enfant, je l'entendais souvent jouer du piano », se remémore Marion Rampal. Née à Marseille au début des années 1980, elle s'est imposée comme une voix incontournable du jazz français, jusqu'à recevoir la Victoire Jazz de l'artiste vocale en 2022. Un parcours que ses parents ont longtemps regardé avec réserve, eux qui l'auraient volontiers vue choisir une voie plus sûre.

« La musique, j'ai dû aller la chercher avec les dents ! Ce n'était pas vu comme quelque chose de réellement sérieux dans ma famille, comme un potentiel métier. Et par protectionnisme patriarcal, les femmes n'étaient pas poussées à faire des carrières créatives. J'ai dû me rebeller contre cette vision. »

Noircissant des carnets de poèmes et chantant dans des groupes de rock à l'adolescence, elle se tourne ensuite vers le jazz et entre à l'IMFP, l'école musicale de Salon-de-Provence, d'où elle finit par réussir à convaincre ses parents qu'elle a trouvé sa voie. « D'autant que, grâce au réseau que je me suis fait à l'école, j'ai très vite travaillé. À 23 ans, j'étais déjà indépendante. »

Après avoir collaboré avec le compositeur Raphaël Imbert – « Un rêve » –, elle prendra son envol avec l'album *Own Virago* en 2009, suivi de six autres, naviguant entre jazz et folk, mélancolie et légèreté, s'exprimant en anglais ou en français selon l'inspiration, mais veillant à ne pas s'endormir sur ses lauriers. « Je me suis toujours méfiée de ce risque. On peut avoir l'impression d'avoir atteint son but et ne plus faire que ronronner. L'écriture est un muscle qu'il faut constamment exercer. À part quelques génies, les artistes qui développent les œuvres les plus intéressantes sont ceux qui creusent patiemment leur sillon avant de parvenir à quelque chose dont ils sont fiers. »



**" QUAND ON
PARTAGE SES
SAVOIRS, ILS SE
MULTIPLIENT. "**

PAR ————— Gérome Darmendrail

JOACHIM GARRAUD

AUTEUR-COMPOSITEUR

Pionnier de la house et de la techno en France, connu pour avoir produit les premiers tubes de David Guetta, Joachim Garraud n'a cessé de cultiver et transmettre sa passion aux autres.

Il a commencé à la fin des années 1980, une époque où « *le DJ était moins bien payé que le barman* » et devait se contenter de deux platines vinyle et d'une table de mixage. « *Un des premiers clubs où j'ai joué s'appelait le Louxor, à côté de Nantes, raconte-t-il. Pour faire monter l'ambiance, je coupais la musique, j'attendais que les gens crient et je la remettais.* » Un procédé aussi simple qu'efficace, qui inspirera vingt ans plus tard à Philippe Katerine son tube « Louxor, j'adore » et le fameux couplet : « *Je coupe le son / Je remets le son* ».

Si l'anecdote est loin de résumer la riche carrière de Joachim Garraud, on y retrouve quelques ingrédients qui l'ont suivi depuis presque quatre décennies : faire danser et transmettre, sans être toujours dans la lumière. Pionnier parfois un peu oublié, il fut parmi les premiers DJ à jouer de la house et de la techno en France, en club ou à la radio, sur Maximum, avant de développer en studio un son électro fédérateur mais fidèle à l'esprit des clubs.

Visionnaire, il croit très tôt au potentiel de David Guetta, pour lequel il produit au début des années 2000 ses premiers succès, « Love Is Gone » et « The World Is Mine ». Mais sa fierté, il la trouve dans des accomplissements moins spectaculaires, comme d'être à l'initiative, à la même époque, du lancement d'un forum et d'un podcast sur la musique électronique. « *Passion et partage sont mes deux mots-clés.* »

Une envie de transmettre qui continue de l'animer aujourd'hui. À travers Elektrik Park, le festival de musique électronique qu'il organise à Chatou, où il fait « *la part belle à la nouvelle génération* ». Ou, plus récemment, le lancement de la plateforme collaborative Collab + sur Sacem Plus, en invitant auteurs et interprètes à cosigner avec lui des titres pour sa prochaine tournée au Québec. Sur les 180 projets reçus, il a sélectionné ceux de Bruno Guglielmi, Camil Kanouni, Nada, Minohr, Moné et Angie. « *Quand on partage ses connaissances, elles se multiplient. C'est une façon de faire progresser l'ensemble de la musique.* »

PAR ————— Gérome Darmendrail

ZILY

AUTRICE-COMPOSITRICE



**" JE VEUX QUE
LE MBIWI RESTE
UNE MUSIQUE
VIVANTE QUE LES
JEUNES PUISSENT
S'APPROPRIER. "**

Si la notoriété de Zily dépasse désormais les rivages de Mayotte, la chanteuse reste profondément attachée à son archipel et à sa culture, qu'elle revisite à travers des sonorités modernes.

Ses chansons cumulent 36 millions de vues sur YouTube, bien au-delà du nombre de locuteurs que comptent le shimaoré et le kibushi, les deux langues parlées à Mayotte en plus du français. La preuve qu'il n'y a pas de barrière linguistique quand il s'agit de musique. Une fierté pour Zily, chanteuse originaire de ce petit département si loin de l'Hexagone, dont l'un des objectifs est de valoriser cette culture.

Et elle n'hésite pas à innover pour y parvenir, elle qui pendant quelques années a fourni l'archipel en chansons personnalisées. « *Aujourd'hui, il n'y a pas une famille à Mayotte qui n'ait pas un de ses sons, assure-t-elle en riant. Des gens m'en demandaient pour leur mariage. Comme un discours, mais en musique. Tout Mayotte voulait que je produise des chansons et ça m'aidait à financer mes clips.* »

Une source de revenus qui s'est brutalement arrêtée à l'arrivée du cyclone Chido, qui ravage l'archipel en décembre 2024. « *Toutes les cérémonies, tous les mariages, tout a été annulé. Je ne gagnais plus rien.* » Zily décide de partir pour Paris avec l'ambition de donner une envergure nationale, voire internationale à sa carrière.

Pari réussi : au bout de quelques mois, elle est programmée au Womex à Helsinki, le grand rendez-vous international des musiques du monde. « *Un vrai booster pour ma carrière* », qui va jusqu'à la propulser sur la scène du Casino de Paris en mai 2026.

Initiée aux chants traditionnels mahorais depuis sa plus tendre enfance, par sa grand-mère qui l'a élevée – « *J'ai grandi avec quasiment rien, mais beaucoup d'amour* » –, elle remet dans l'air du temps le mbiwi, musique traditionnelle rythmée par deux morceaux de bois, qu'elle mêle à des influences R&B et amapiano.

« *Il y a encore quelques années, le mbiwi n'était presque plus qu'une musique folklorique pour accueillir les gens à l'aéroport. Mon souhait est qu'il reste vivant et que les jeunes puissent se l'approprier.* » Un héritage qui résonne désormais en dehors de Mayotte.

LES STUDIOS

Studio Debs

DE LÉGENDE

La mémoire musicale des Antilles

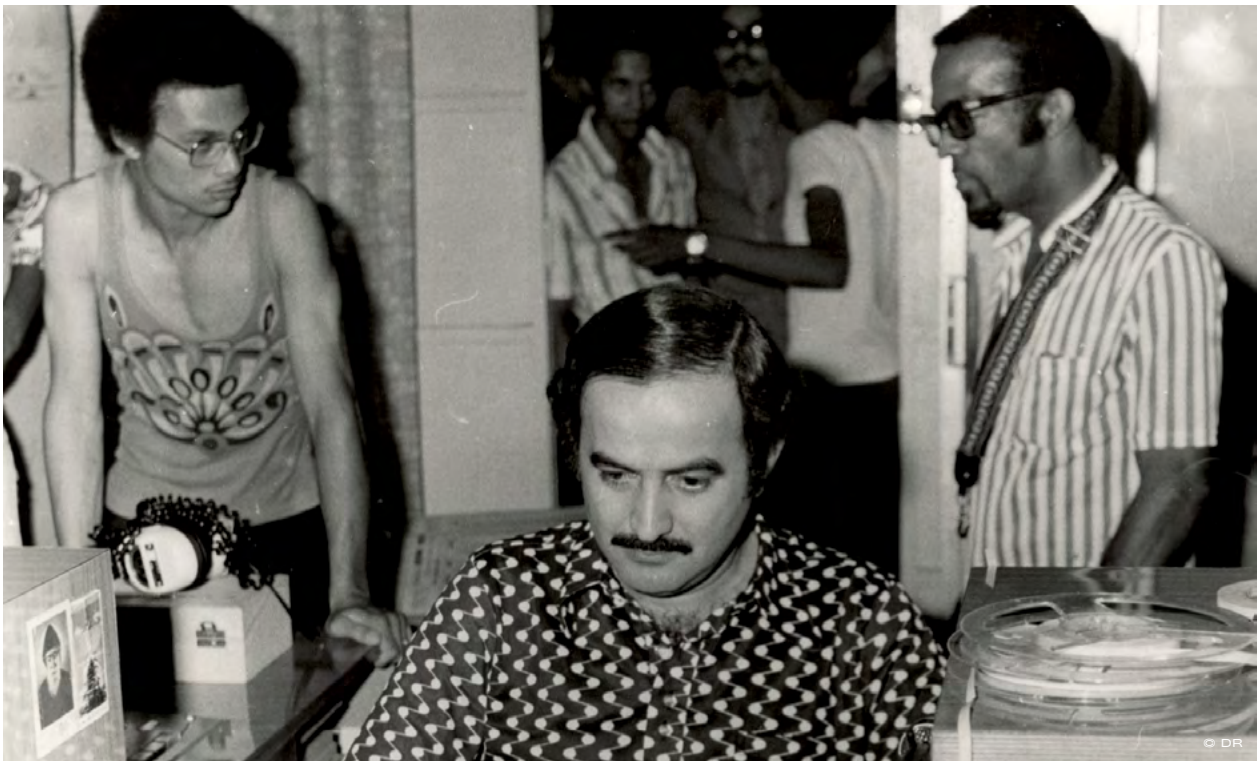
PAR ——— Valentin Allain



Né dans l'arrière-boutique d'un magasin de Pointe-à-Pitre à la fin des années 1950, le studio Debs est devenu le cœur battant de la musique antillaise. Un lieu bricolé puis suréquipé où Henri Debs a capté, pendant plus d'un demi-siècle, l'âme sonore de la Guadeloupe.

Chez Debs,
une phrase en
créole résume
l'esprit du lieu :

« A ka Debs, mizik la toujou pli bel » — chez Debs, la musique est toujours plus belle. Plus qu'un slogan, c'est une manière de voir le monde... Il faut imaginer la rue Frébault, artère chaude, bruisante et commerçante de Pointe-à-Pitre, le marché tout proche, les voix, les klaxons, l'odeur du poisson mêlée à celle des fleurs et du café serré. Et au fond d'une boutique, presque en cachette, un studio. C'est là que commence l'histoire de Debs, bien avant qu'il ne devienne ce que beaucoup appelleront, sans forcer le trait, l'Abbey Road des Antilles.



Henri Debs n'est pas sorti d'une école d'ingénieur du son, ni héritier. Il est autodidacte, saxophoniste d'abord, guitariste et contrebassiste ensuite, formé sur le tas, à l'oreille. Très tôt, il joue Duke Ellington et Django Reinhardt, fréquente les orchestres El Calderon ou Esperanza, écume les scènes guadeloupéennes. En 1958, alors qu'il ouvre un magasin de vêtements rue Lamartine, la musique le rattrape : à l'arrière, il installe un studio sommaire. En 1959 sort le premier 45-tours du label Debs, *Pain, boudin et limonade*.

Le studio est bricolé, amateur au sens noble. On y enregistre les amis, les voisins, les musiciens du quartier : Manuela Pioche, Al Lirvat, Paul Blamar, Édouard Benoît. Debs écoute, tranche, conseille. Tout le monde s'y presse « *Il a [à ce moment-là] les oreilles de la Guadeloupe* », dit ainsi le journaliste Bertrand Dicale. En studio, chaque

piste a sa place attitrée, numérotée. Le patron est toujours là pour répondre aux questions de ses équipes. Alors qu'un jour Rigobert Monpierre, ingénieur du son, cherche où placer la deuxième grosse caisse sur sa console, il entend la voix d'Henri lui répondre depuis le couloir : « *Piste 23.* »

DU GWO KA AU ZOUK

En 1969, au-dessus de sa boîte de nuit, le Club 97-I, qui affiche complet tous les samedis et veilles de jours fériés, il ouvre son premier studio professionnel : Zouk La Terreur. Le nom claque, comme les nuits qui y sont enregistrées. Le studio s'agrandit, se modernise au fil des années, équipé de consoles Studer, Neve, puis d'une SSL 4000G, technologie de pointe pour l'époque. Le son Debs garde sa chaleur, mais ne refuse jamais l'avenir. Si tout le monde passe chez Debs,



ce n'est pas un hasard. Le studio est un carrefour. On y croise la biguine, le calypso, les cadences haïtiennes, compas (ou konpa en créole), le jazz créole, le gwo ka — longtemps tenu à distance des ondes — et, plus tard, le zouk. Debs enregistre ce que d'autres ne veulent pas entendre. Casimir Létang, Al Lirvat, Marius Cultier, Gérard Lockel, Alain Jean-Marie, La Perfecta, Malavoi.

Dans les années 1980, la machine s'emballe. Le zouk déferle et Debs est aux avant-postes. Il accompagne les débuts de Tanya Saint-Val, produit Francky Vincent, et surtout Experience 7 puis Zouk Machine, dont l'album *Maldòn* restera 13 semaines au sommet du Top 50 et sera disque de platine en 1990 avec plus de 300 000 exemplaires vendus. À cette époque, le studio tourne à plein régime, notamment après le carnaval, quand se préparent les tubes de l'été. Henri Debs est partout, derrière la console, dans le couloir, toujours à l'écoute.

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Parler de « Studio Debs » n'est pas un hasard, le lieu est avant tout une affaire de famille. Philippe Debs, le frère d'Henri, est de toutes les étapes. Rose-Marie, son épouse, devient un pilier de la maison, de la fabrication à la mise en

vente des disques. C'est elle qui, quand les esprits s'échauffent, vient apaiser la situation et rétablir le dialogue avec les artistes. Après sa disparition en 2009, le studio du haut sera rebaptisé Studio Rose-Marie. Preuve, s'il en fallait encore, que l'histoire familiale est indissociable de celle de ces murs. Comme le dit Riko Debs, leur fils : « *Henri, Philippe, Rose-Marie formaient un trio.* »

Debs est comparé aux producteurs Berry Gordy ou Chris Blackwell. Comme eux, il a commencé en vendant des disques, a senti les courants avant qu'ils ne deviennent des vagues. Mais son terrain reste Pointe-à-Pitre. Malgré l'ouverture d'un magasin à Paris, une diffusion en Europe et en Afrique, sa musique reste trop souvent cantonnée au rayon « communautaire ». Une injustice que les rééditions récentes, notamment anglaises, tentent de réparer.

Quand on entre au Studio Debs, on entre dans une mémoire vivante. Il y a encore quelques années, des amplis des années 1960 côtoyaient les logiciels récents, des pochettes bricolées s'empilaient près des CD cellophanés. Aux murs, des photos, un Jésus accroché, des visages. Et à la place d'Henri Debs, souvent assis sur son fauteuil noir, son héritier, son fils Henri « Riko » Debs, a pris la relève. De quoi illustrer une autre devise de la maison : « *Disques Debs, sauveur de la musique antillaise. Si on la défend de nos jours, c'est que Debs l'a sauvée jadis.* »

Debs, le documentaire

Difficile de condenser près de 70 ans de création musicale en un article. C'est pourquoi le réalisateur martiniquais Miguel Octave y consacre un documentaire d'1 h 30. *Studio Debs* assemble archives et témoignages pour faire surgir un homme, un lieu, une époque. Henri Debs s'y raconte aussi à travers ses chansons, nourries de scènes du quotidien, parfois romancées, qui disent Pointe-à-Pitre autant que ses musiques. Le film donne la parole à ceux qui ont partagé l'aventure : Max Séverin, son confident, Mano Césaire et Jean-Marc Albicy (Malavoi), Jean-Paul Albin et Marius Priam (La Perfecta), ses frères, son fils Riko Debs. Ce film est autant le portrait d'un homme que la chronique d'un lieu et, en filigrane, la bande-son d'un territoire.

La création musicale

PAR ——— Anne-Sophie Prusak

TEMPS FORT

Souvent qualifiée de « langage universel », la musique est la pratique culturelle préférée des Français. Est-ce parce qu'elle nous fait vibrer ensemble ? Qu'elle inscrit des souvenirs partagés dans l'inconscient collectif ? Au-delà de la simple écoute ou de la pratique, la création musicale va encore plus loin, car elle suppose de collaborer pour coconstruire une œuvre. La musique pourrait-elle alors participer à la (re)création du lien social ?

Les élèves de CM2 de l'école Boris-Vian (Carvin) sur la scène du Métaphone avec le groupe Queen(Ares).



17

Forte de cette conviction, la Sacem a créé son Fonds de dotation, avec le soutien de 10 personnalités du monde artistique et culturel, qui ont accepté d'en devenir les administrateurs. Avec un objectif clair : faire de la création musicale un bien commun, accessible à toutes et tous, partout. Et un outil de lien social, d'expression et d'inclusion.

Sourires crispés, mains qui se tordent nerveusement : ils sont une vingtaine d'ados, vêtus du même tee-shirt noir, à bouger la tête au rythme des guitares électriques qui jouent derrière eux. Au signal de leur cheffe de chœur, ils entament ensemble le premier couplet de leur création musicale punk-rock.

Cécile Rap-Veber,
directrice
générale-gérante
de la Sacem.



pour faire société

L'appel à projet « Fabriques à musique dans le champ scolaire » est ouvert jusqu'au 28 avril 2026 sur mecenat.sacem.fr

Ce concert d'une demi-heure, donné un soir de juin sur la scène du Métaphone, à Oignies dans le Pas-de-Calais, est le résultat du travail de toute une année entre une classe de CM2 de l'école Boris-Vian, à Carvin, et le groupe lillois de post-metal Queen(Ares). Une prestation qui laisse la classe – rebaptisée les Boris' Demons pour l'occasion – euphorique, vibrant à l'unisson de la salle, toutes générations confondues. « *En 2025, deux cents ateliers de ce type – les "Fabriques à musique" – ont été organisés partout en France, Hexagone et outre-mer*, explique Louis Hallonet, directeur de l'Action culturelle de la Sacem et directeur exécutif du Fonds de dotation Sacem. *Des ateliers à la fois éducatifs, égalitaires et solidaires, durant lesquels un ou une artiste accompagne et guide un groupe dans un processus créatif collaboratif qui aboutit à la composition d'une œuvre musicale originale.* » Une action initiée il y a plus de dix ans par la Sacem dans les écoles (primaires et secondaires), puis étendue aux structures sociales (pensions de famille, maisons d'accueil), médico-sociales (Ehpad, instituts médico-éducatifs, établissements ou services d'aide par le travail...), aux hôpitaux et aux établissements pénitentiaires.

« J'apprécie particulièrement que ces programmes permettent de toucher des publics qui n'ont pas un accès évident à la musique », commente l'autrice-compositrice-interprète Princess Erika, administratrice du Fonds de dotation Sacem.

Offrir une expérience de création et créer du lien social

En dix ans, 1 500 projets de ce type ont été menés, offrant à plus de 45 000 personnes une initiation à la création musicale – parfois l'éveil d'une vocation et le début d'un chemin vers la professionnalisation – mais aussi l'expérience d'une transformation discrète : prendre confiance, créer ensemble, se sentir légitime, trouver sa place. « *La musique n'est pas seulement un art*, abonde l'auteur-compositeur-interprète et président du Fonds de dotation Sacem Tété. *Elle est un outil puissant de réparation, de transmission et de projection collective. Dans un monde plus que jamais fracturé, les symboles culturels que la musique véhicule – récits, émotions, identités partagées – représentent un enjeu majeur de cohésion et même de santé publique.* »



Tété, auteur-compositeur-interprète et président du Fonds de dotation.



L'auteur-compositeur-interprète Dombrance menant un atelier de création à Versailles.

Forts de ce constat unanime de la puissance de la musique, de son caractère émancipateur et rassembleur, dans une période où la France est traversée de crises multiples qui fragilisent le vivre ensemble, 10 personnalités du monde artistique et culturel (cf. encadré) ont fait le choix de s'engager avec la Sacem afin de démultiplier ces actions pour toutes et tous, dans tous les territoires, avec une attention particulière pour les plus isolés. Comment ? En rejoignant le conseil d'administration du tout nouveau Fonds de dotation Sacem, créé en octobre 2025. « *Je crois profondément à la mission de la création et à la nécessité de soutenir celles et ceux qui la font vivre. La musique, comme le cinéma, est un langage universel qui relie les gens bien au-delà des frontières ou des générations* », commente Iris Knobloch, administratrice du Fonds de dotation Sacem et présidente du Festival de Cannes.

Au service de l'intérêt général

Un premier appel à projets, pour les Fabriques à musique dans le champ scolaire, a été ouvert en février pour les auteurs-compositeurs/autrices-compositrices, les structures territoriales et les établissements scolaires souhaitant s'engager dans cette démarche. Un autre appel à projets, dans le champ social, suivra. « La demande côté établissements est en croissance constante », constate Louis Hallonet.

L'ambition du fonds est de soutenir un millier de Fabriques à musique à horizon 2030, en invitant d'autres entreprises et organisations à devenir partenaires mécènes du Fonds de dotation. « *À travers ce fonds, nous voulons fédérer, initier une démarche collective autour de projets de création musicale – pas seulement de pratique – à fort impact social*, précise Cécile Rap-Weber, directrice générale de la Sacem et directrice du fonds. *Garantir leur pérennité. Et surtout, porter la musique et la création jusqu'au "dernier kilomètre", là où elle peut changer une trajectoire de vie, ouvrir des horizons professionnels.* »

" La musique, comme le cinéma, est un langage universel qui relie les gens bien au-delà des frontières ou des générations."

Projets à impact et actions de proximité

« *J'avais envie de participer à quelque chose de plus grand que ma propre musique*, explique Woodkid, auteur-compositeur-interprète, réalisateur et graphiste. *Rejoindre le fonds* [comme administrateur], *c'est une façon de rendre un peu de ce que j'ai reçu. J'ai beaucoup été aidé par la Sacem, le CNC et d'autres organismes par le passé, c'est grâce à ce système que j'ai pu avancer, aussi. J'aime l'idée de pouvoir soutenir des parcours, où les choses peuvent naître sans pression commerciale, juste parce qu'elles doivent exister. Dans une époque de transition où les artistes sont menacés constamment par la montée du fascisme, la réappropriation illégitime du concept de liberté d'expression par ces forces politiques, par la montée de l'IA, par la puissance des plateformes de streaming et de leurs valeurs plus que questionnables, je pense qu'il est important de rappeler les valeurs essentielles de ce qui fait un artiste et ce qui le rend fort face à ces systèmes.* »

« *La musique rassemble et j'ai envie de contribuer à sa diffusion auprès des associations, des projets solidaires, des territoires éloignés*, conclut le rappeur Oli. *Être présent pour ceux qui commencent. Offrir une possibilité.* »

Dix personnalités s'engagent

Auteurs-compositeurs, autrices-compositrices, membres de la Sacem, personnalités qualifiées : 10 personnalités reconnues et engagées ont choisi, en devenant membres du Conseil d'administration du Fonds de dotation Sacem, de défendre une conviction commune. La création musicale doit être un bien commun, accessible à tous, partout sur le territoire.

Julien Doré
auteur-compositeur-interprète

David Eberlé
entrepreneur dans la tech

Princess Erika
autrice-compositrice-interprète

Mercedes Erra
fondatrice et présidente du conseil de surveillance de BETC

Iris Knobloch
présidente du Festival de Cannes

Bruno Lion
gérant de Peermusic France

Oli
auteur-compositeur-interprète

Tété
auteur-compositeur-interprète et président du Fonds

Vitaa
autrice-compositrice-interprète

Woodkid
auteur-compositeur-interprète



DÉCRYPTAGE

L'AFRO

© Nupo Deyon Daniel

21

20

BEATS



© Natalie Blauth

À L'ASSAUT DU MONDE

PAR ——— Éric Delhaye

De Lagos à Paris, New York ou Londres, l'afrobeats explose, porté par des artistes comme Burna Boy, Aya Nakamura ou Wizkid. Avec ses talents, ses studios et ses labels, le Nigeria est l'épicentre d'un bouillonnement musical qui ne s'encombre pas de frontières. Enquête sur un phénomène mondial.

Avril 2025. Burna Boy est le premier artiste africain non francophone à se produire en tête d'affiche au Stade de France. « *Paris je t'aime !* » lance le trentenaire nigérian tandis que Youssou N'Dour monte sur scène pour l'adoubler. Récompensé en 2021 d'un Grammy Award dans la catégorie *Best Global Music Album* pour *Twice As Tall*, le Nigérian est aujourd'hui une superstar internationale consacrée, de Melbourne à São Paulo et de Montréal à Helsinki.

Mais cette soirée triomphale, marquée par la succession d'invités tels que Joé Dwèt Filé, Dadju et Werenoi, est aussi celle d'une autre consécration : celle de l'afrobeats. Un genre qui, en 2026, est désormais solidement installé dans le paysage musical français, près de dix ans après la collaboration entre Drake et Wizkid, moment de son basculement international. Tête de gondole, Burna Boy n'a pas surgi seul ni de nulle part. Toute son histoire est enracinée dans les musiques nigériennes modernes : son grand-père, Benson Idonije, est le premier producteur de Fela Kuti, le créateur de l'afrobeat (sans « s », voir l'encadré) dans les années 1960. Les disques du « Black President » rythment l'enfance de Burna Boy, qui en revendique l'influence, moins pour son empreinte artistique que pour son message politique et son esprit de rébellion. Lui s'autoproclame plutôt « African Giant », du titre de son album de 2019, auquel ont notamment collaboré Damian Marley, Angélique Kidjo, la chanteuse anglaise Jorja Smith et le rappeur américain Future. Cette année-là, annoncé comme l'un des deux Nigériens (avec Mr Eazi) au programme du festival californien Coachella, il remercie les organisateurs sur

© Mad Knoxx Deluxe



De Fela à Aya, de l'afrobeat à l'afrobeats

Beaucoup continuent de se mélanger les pinceaux entre afrobeat et afrobeats. Le « s » change tout : bien que tous deux natifs de Lagos, les deux termes ne désignent pas la même musique. L'afrobeat est l'œuvre de Fela Kuti et de son batteur Tony Allen qui, dans les années 1960, fusionnent des musiques ouest-africaines (notamment le highlife ghanéen) avec le jazz et la soul nord-américains. Forgé comme un outil de résistance au pouvoir en place, l'afrobeat n'a jamais cessé d'essaimer et d'innombrables formations le perpétuent en dehors de son pays natal. Un lien existe évidemment avec l'afrobeats, né au siècle suivant, mais ses rythmiques et ses instrumentations sont différentes, tandis que le message politique est largement dilué.

Instagram avant d'ajouter : « *Mais je n'apprécie pas que mon nom soit écrit en si petit sur votre affiche. Je suis un AFRICAN GIANT et je ne serai pas réduit à ce que vos mini-caractères sous-entendent. Merci de rectifier rapidement.* » Ce n'est pas un caprice : cinquante ans après la première tournée américaine de Fela Kuti, Burna Boy est lancé pour enfoncer les portes du *music business*, entraînant tout le continent dans son sillage.

NAISSANCE D'UN PHÉNOMÈNE

À partir de 1973, Fela Kuti fait du Shrine – lieu de débat et salle de concert – son QG de Lagos et l'épicentre de ses expérimentations tradi-modernes. D'autres scènes afro-fusion suivent pendant les décennies 1970-1980, qu'elles soient issues de la rumba au Congo ou du mbalax au Sénégal. Mais c'est encore dans la grande ville nigérienne, au début des années 2000, qu'émerge l'afrobeats, décoction de polyrythmies ouest-africaines et de multiples influences oscillant du hip-hop au R&B, du dancehall à la house, grâce à des pionniers comme Trybesmen, P-Square, 2Baba et D'banj. Progressivement, une économie se structure et le genre s'infiltre dans les diasporas anglophones par l'intermédiaire des réseaux sociaux, des plateformes de streaming et des DJ mixant dans des soirées de plus en plus prisées par la jeunesse afro-descendante. Ne manque plus qu'une étincelle pour embraser le monde entier. C'est une série de collaborations entre des artistes afrobeats et des superstars internationales qui la déclenche. En 2016, le tube « One Dance » du Nigérian Wizkid et du Canadien Drake ouvre une brèche dans laquelle s'engouffrent aussi Ed Sheeran, Selena Gomez et bien sûr Beyoncé, qui invite Burna Boy, Tiwa Savage, Mr Eazi et Wizkid sur son album *The Lion King : The Gift* en 2019. Depuis, la puissance artistique et commerciale de l'afrobeats ne fait qu'augmenter. Outre Burna Boy et Wizkid, les noms de Davido, Aya Starr, Yemi Alade et Rema (auteur du succès planétaire « Calm Down ») attirent des foules jeunes, cosmopolites et considérables de Los Angeles à Tokyo et de São Paulo à Paris. Leurs titres s'imposent sur les *dancefloors* comme dans les écouteurs.

Londres, forte de sa diaspora nigériane – à laquelle appartient le rappeur Skepta, qui remixe dès 2015 « Ojuelegba » de Wizkid avec Drake –, sert de hub à partir duquel l'afrobeats gagne le public occidental. Ne reste plus qu'à emprunter le tunnel sous la Manche et conquérir le public français. Compositeur et producteur caché derrière le tube « Sapés comme jamais » de Gims en 2015 et le premier album afro-trap de MHD en 2016, Dany Synthé joue un rôle-clé dans ce bouleversement : « *Avant 2015, les artistes sortaient des singles de pop urbaine. Bien qu'il y ait eu des précurseurs avant nous, notamment Bisso Na Bisso et Mokobé, c'est avec le succès de « Sapés comme jamais » de Gims et de MHD que le son des singles est devenu bien plus afro. On a lancé un mouvement qui a permis à de nombreux rappeurs d'origine africaine d'opérer un retour aux sources. Le grand public y a été sensible, tout le monde s'est engouffré dans la brèche. Aujourd'hui, ce style ne fait pas seulement partie de la musique globale, il est devenu dominant.* » Si, dès 2017, Davido participe à son titre « Too Good to You », Dany Synthé (ancien juré de *Nouvelle Star* sur M6) a, depuis, observé l'avènement des musiciens congolais, ivoiriens, ghanéens ou sud-africains, et de ceux qui s'en inspirent : « *La base, c'est l'afro. Après, tu en fais ce que tu veux, dans une ère propice aux métissages.* »

DIFFUSION MONDIALE

Dany Synthé était à Lagos, en janvier, pour participer au premier *songwriting camp* Afrocroiser (voir l'encadré). S'y trouvait également Julio Masidi, compositeur et producteur de multiples hits, comme « Copines » et « Jolie nana » d'Aya Nakamura, dont le talent a grandement propagé les nouvelles tendances afro auprès du grand public français, dès son explosion en 2018. « *De la rumba congolaise à la kizomba angolaise, les rythmes afro sont différents mais on y entend toujours des harmonies de jazz et de blues*, observe Julio Masidi, issu de l'univers du gospel. *L'afrobeats nigérian, anglophone et donc plus accessible, rencontre le plus de succès. Mais je suis super fier, pour tout le continent africain, que le monde entier réclame ces musiques. C'est frais et ça continue de s'étendre.* » En France particulièrement, où le marché est porteur et où les artistes sont friands de collaborations. Depuis le *featuring* de Wizkid sur « Bella » de MHD en 2018, on peut citer Burna Boy sur « Donne-moi l'accord » de Dadju, Franglish sur « Love Nwantiti » de CKay, Ayra Starr sur « Hypé » d'Aya Nakamura et sur « No Love » de Ninho, Tiwa Savage sur « African Sugar » de Tayc, Booba sur « Kiname » de Fally Ipupa, Tiakola sur « Après minuit » de Wizkid, etc. La liste est longue. En 2025, « 4 Kampé II », signé de Burna Boy et du chanteur franco-haïtien Joé Dwèt Filé, s'impose comme l'un des grands hits de l'année. Le succès de Ronisia, Naza ou Franglish lors d'Afro Nation 2025, le grand festival portugais des cultures afro-diasporiques, confirme le potentiel des artistes francophones à l'international.

Porté par la démocratisation des moyens de production et de diffusion (réseaux sociaux et streaming), rien ne semble freiner le phénomène afrobeats. Alors que Lagos continue de réunir les artistes les plus populaires tout en développant un business (studios, labels, diffusion) d'une efficacité redoutable, l'afrobeats se répand en ne s'encombrant d'aucune frontière, qu'elle soit stylistique ou géographique.



© Savant

Création croisée à Lagos

Du 18 au 25 janvier 2026, Lagos a accueilli le premier *songwriting camp* Afrocroiser. Coorganisé par Mavin Records (label de plusieurs stars de l'afrobeats), la Sacem et l'ambassade de France au Nigeria – qui a également apporté son soutien financier –, il a permis à des compositeurs français renommés (Dany Synthé, Julio Masidi, Ozhora, PSK, Renaud Rebillaud, Seysey, Shannon, Voluptyk) de travailler une semaine durant avec leurs homologues nigériens – dont certains sont à l'origine de tubes comme « Calm Down » de Rema, « Rush » d'Ayra Starr ou encore « Unavailable » de Davido. Réunis dans les studios du label, ils ont exploré de nouvelles pistes à la croisée de l'afrobeats et des scènes françaises afro, urbaines et pop, livrant à l'issue du camp une cinquantaine de titres clés en main. Les morceaux réalisés seront proposés aussi bien aux têtes d'affiche de Mavin Records qu'à des artistes francophones de premier plan.



Biancane

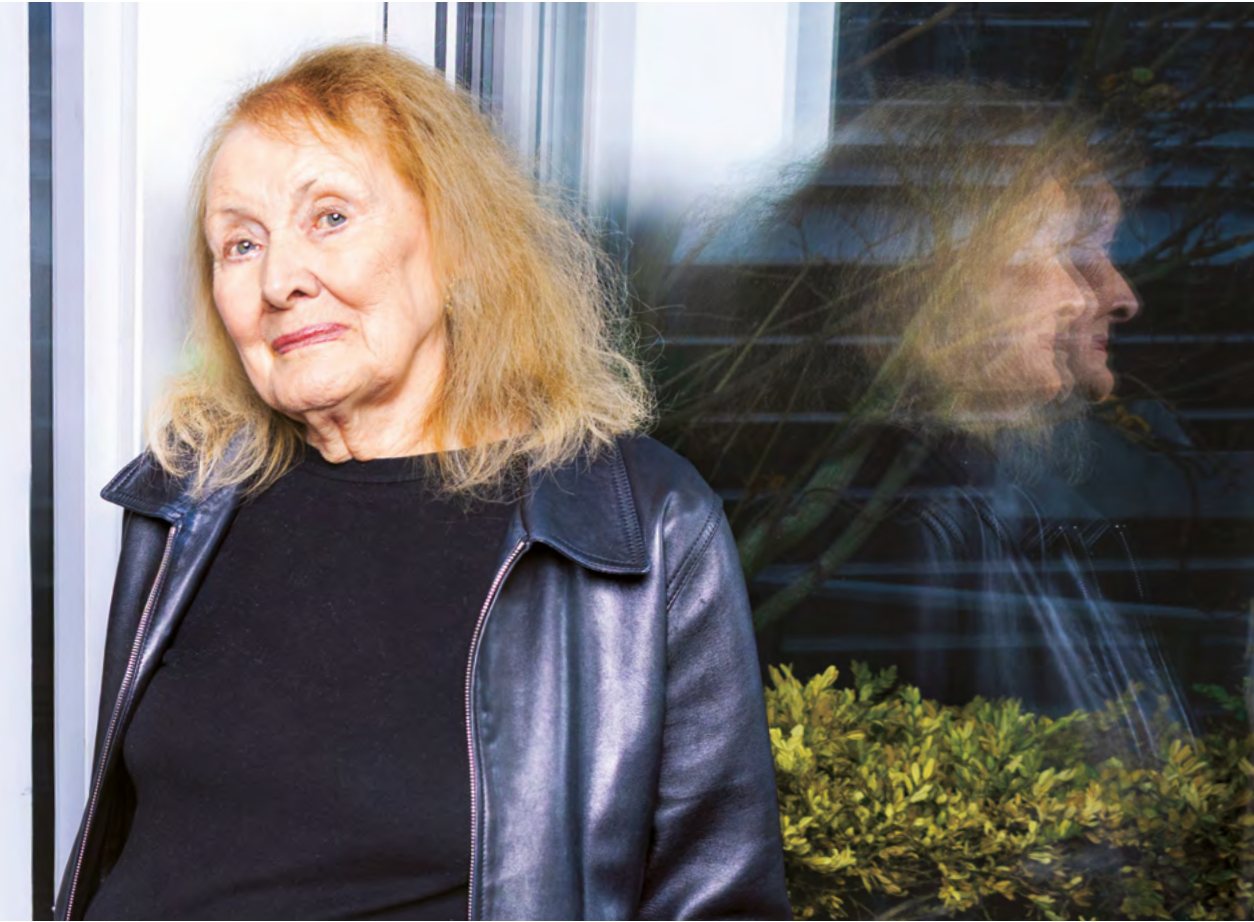
Le SacemMag ouvre ses pages à un créateur ou une créatrice des arts visuels : l'occasion de composer un mini-portfolio, parfois en résonance avec la musique, parfois en décalage. Une invitation à faire circuler les imaginaires, à croiser les univers, à commencer une conversation. Car, d'un médium à l'autre, les créateurs parlent souvent la même langue.

Je suis devenue portraitiste car j'aime rencontrer des artistes et les faire entrer dans mon espace créatif. Ce portfolio est une sélection de portraits réalisés dans différents pays, cultures et langues. Le lien est la photographie, principalement en argentine. Mes séances photo sont toujours très rapides car j'aime la spontanéité, le lâcher-prise. Réussir à amener les artistes dans mon univers en quelques minutes est toujours un petit challenge personnel. Il est évident pour moi qu'il s'agit d'autoportraits sans reflet. Même si je me cache derrière mon objectif, je voyage à travers mon modèle. Je suis à la fois un violoniste, un vieux rockeur, un cuisinier... Je me projette complètement dans l'autre, tel un alter ego. Dans mon travail, les contrastes jouent un rôle intemporel, ils se faufilent à l'aune de la surface des tirages dans une déambulation vaporeuse jusqu'à se perdre. Le contraste est pensé comme un fil conducteur qui brode d'image en image une esthétique râpeuse où le grain de la peau, du film photographique se confond au grain du papier.

Delphine
Ghosarossian

Étienne Daho

dans son salon, un après-midi
caniculaire, à Paris en 2019.



Annie Ernaux
entre deux couloirs
à Paris 15 en 2025.

Oxmo Puccino
dans une minuscule suite
à Paris en 2012.

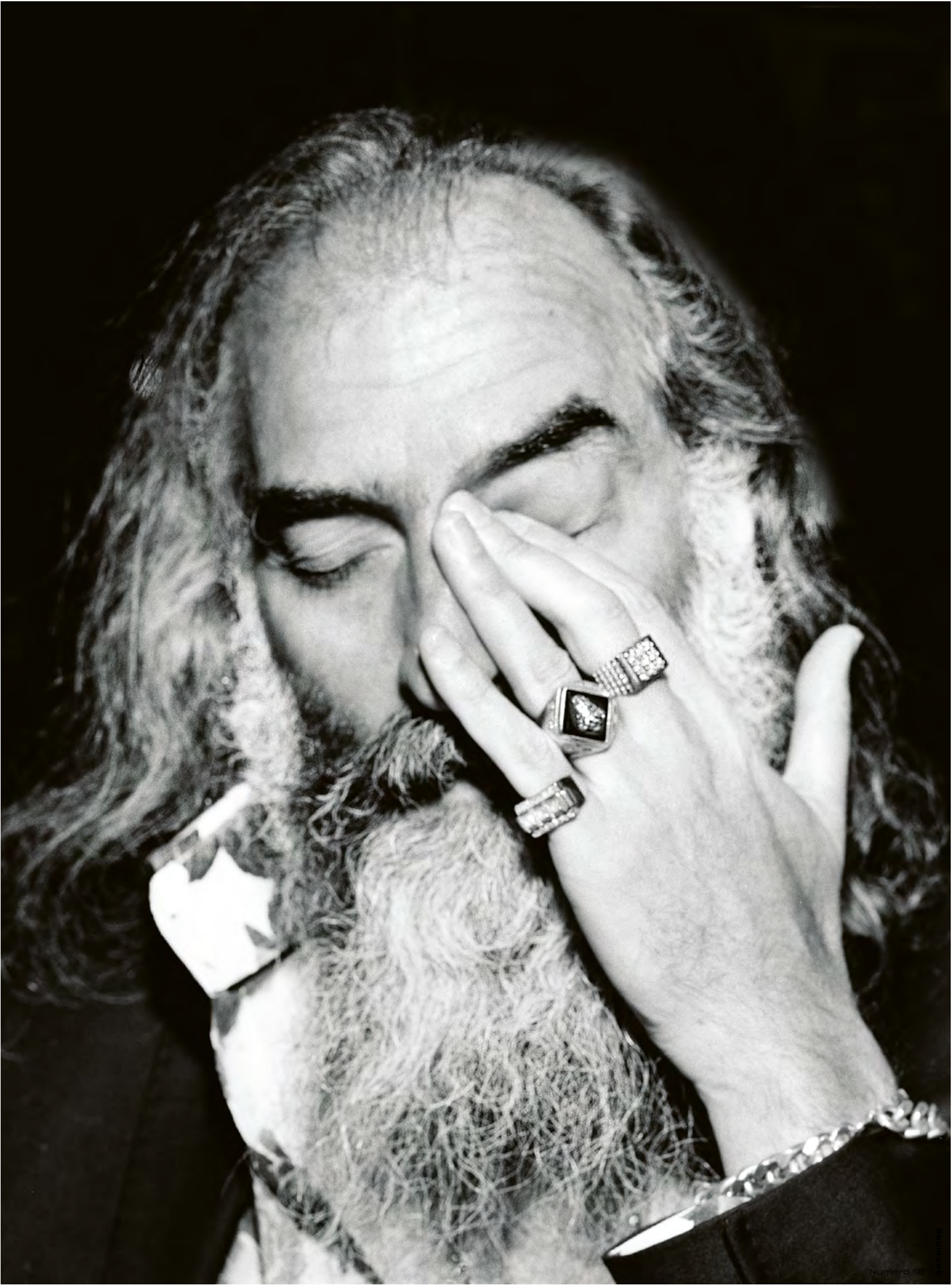


Romain Brau
chez lui à Paris
en 2023.

Marina Rollman
dans les rues de Paris
en 2019.

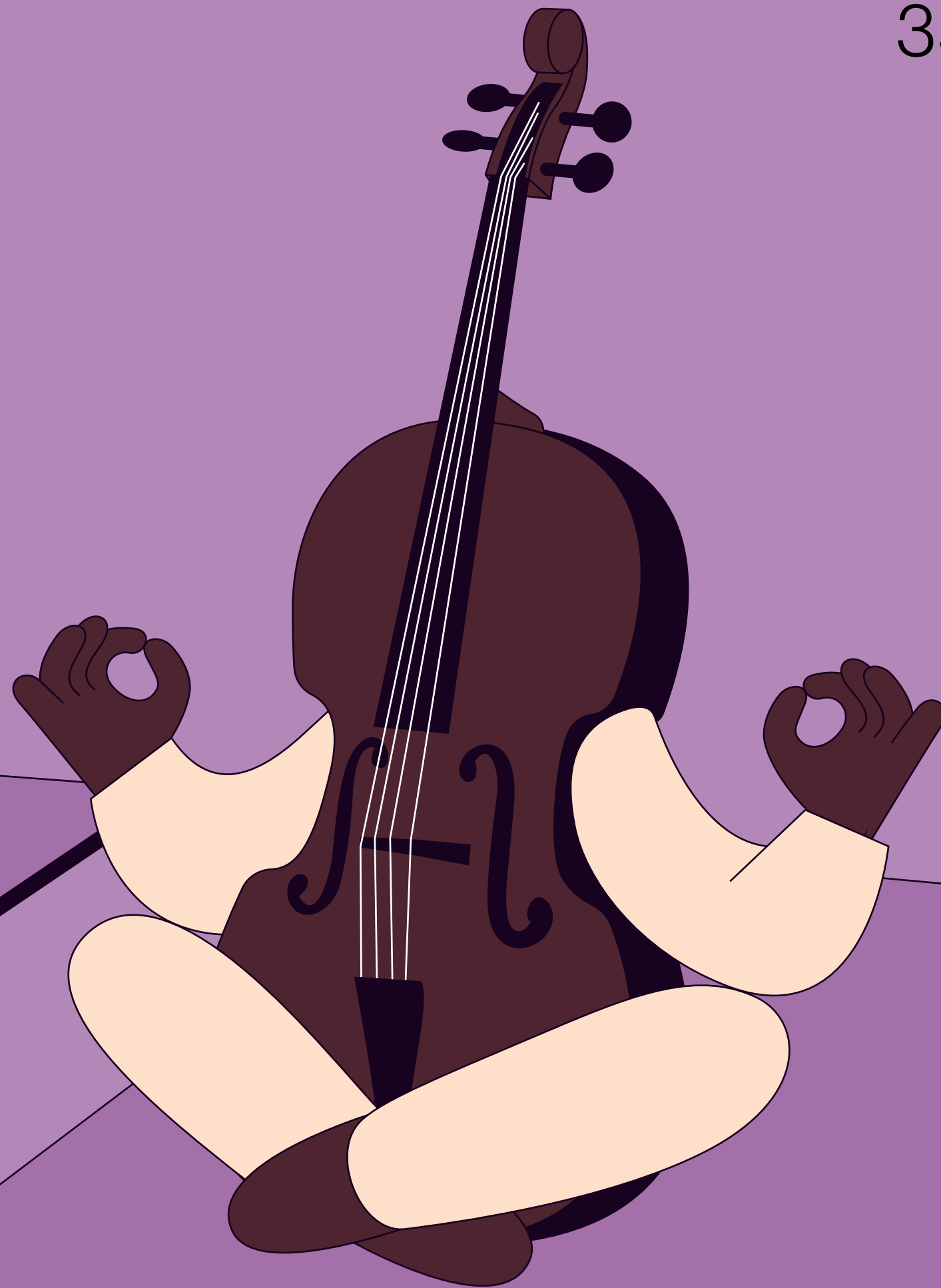
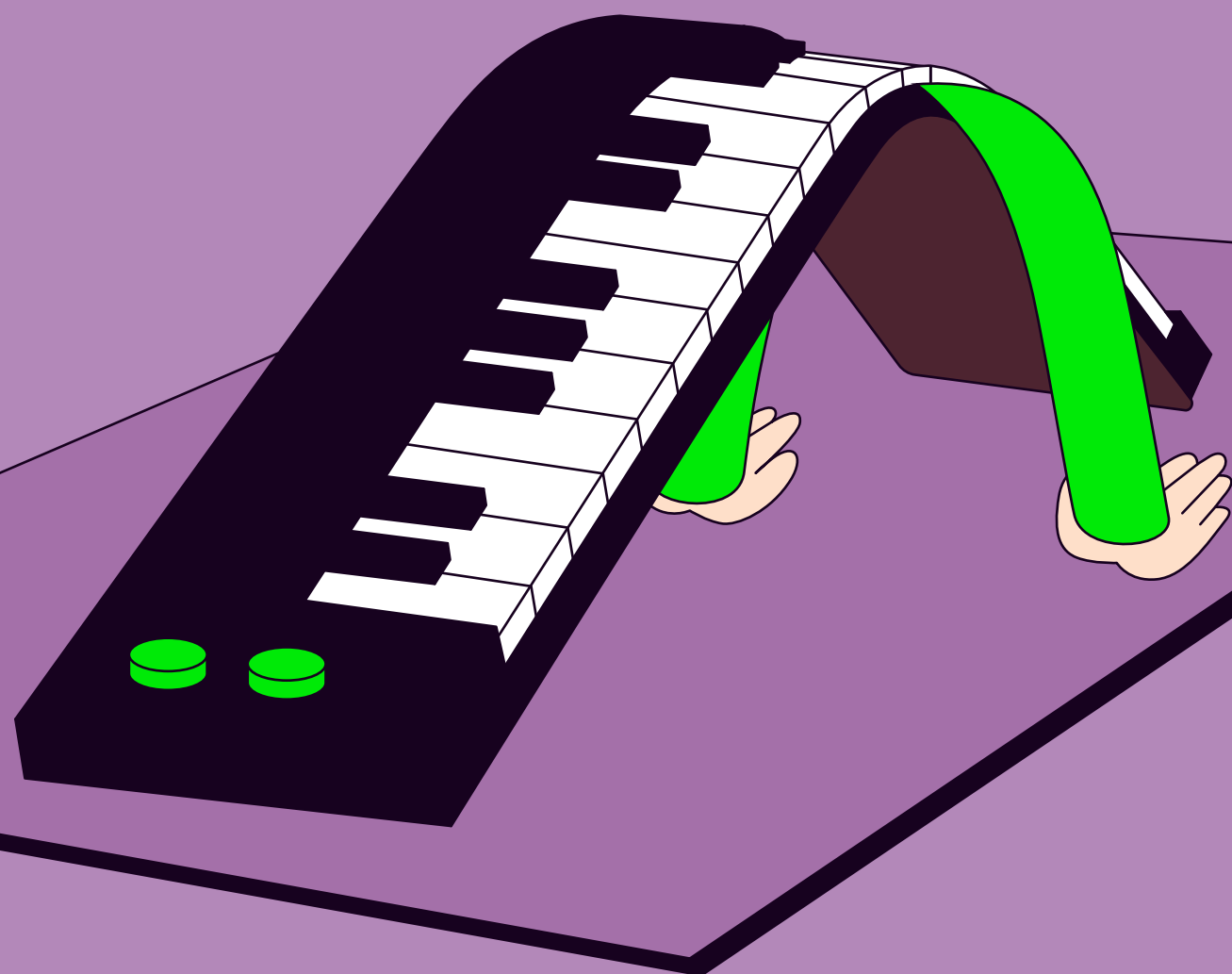


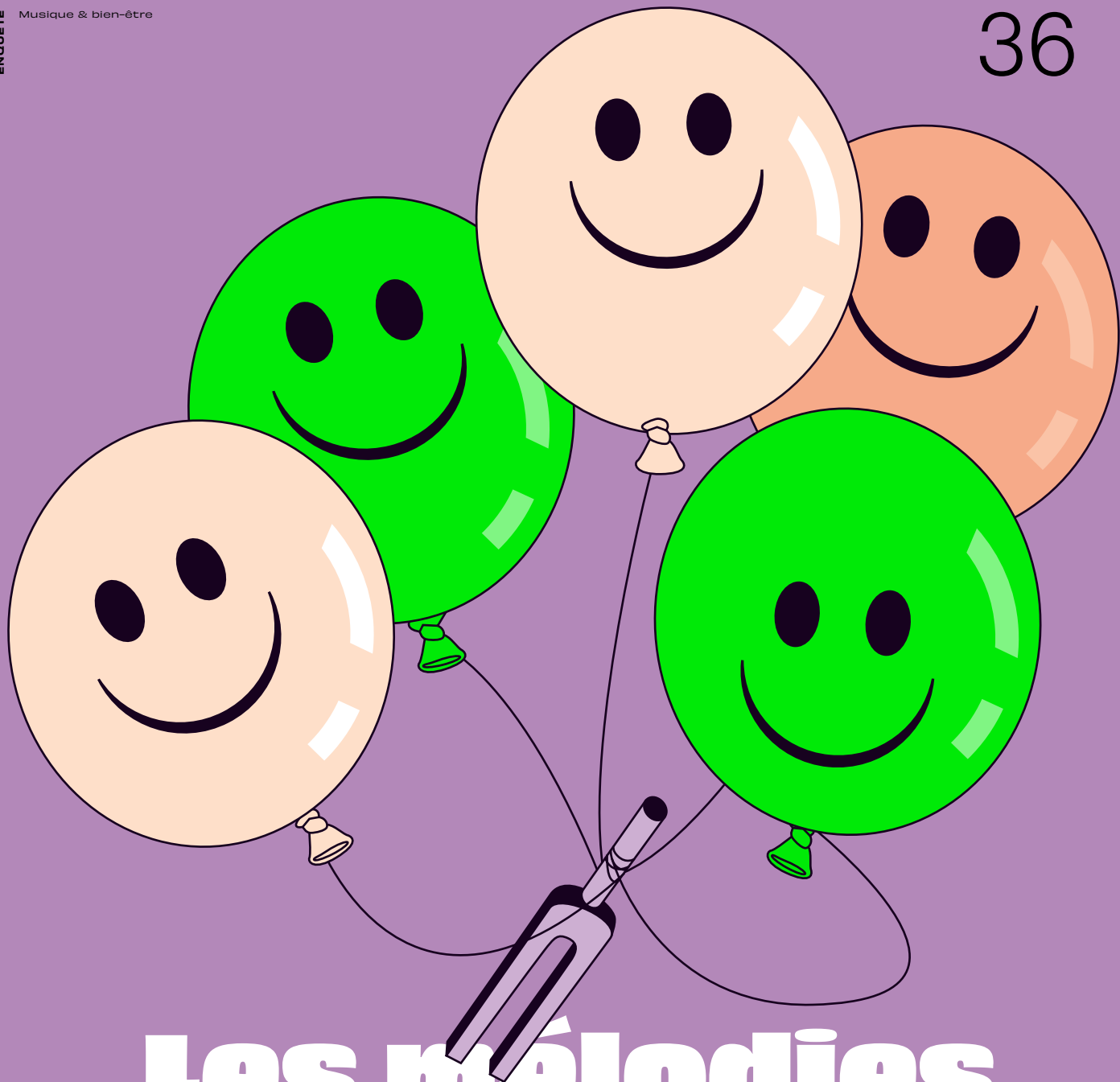
Warren Ellis
après avoir bu un café dans
un bar, à Paris en 2018.



MUSIQUE & BIEN -ÊTRE

ENQUÊTE





Les mélodies du bonheur

PAR ————— Clémence Meunier

Sur tous les continents, dans toutes les cultures, depuis la nuit des temps, les humains éprouvent le besoin de se retrouver en musique. Et l'impact de quelques notes va plus loin qu'on ne l'imagine : la musique nous rend heureux – la science le démontre – sociables et permet même de former les citoyens de demain.

Quelques accords se glissent entre deux annonces SNCF. La mélodie est bien connue : *Prélude en do majeur* de Bach. Nicolas, 34 ans, le joue les yeux fermés. Ingénieur informatique, il passe ses journées derrière un autre clavier et s'installe devant celui du piano de la gare de l'Est à Paris « *peut-être une ou deux fois par semaine* », en attendant son train. « *Chez moi, j'ai un piano électrique et je joue le plus souvent au casque, pour ne pas embêter mes voisins. En gare, c'est plus agréable, je ne suis pas tout seul !* » Autour de lui, les passants ralentissent, certains filment, d'autres sourient sans oser s'arrêter. Pendant quelques minutes, le hall cesse d'être un lieu de transit pour devenir une salle de concert improvisée.

Permettre ces moments hors du temps, c'était l'objectif affiché de la SNCF quand elle a installé un premier piano en 2012 en gare de Paris-Montparnasse. Depuis, ces instruments sont présents dans 70 gares et les récitals des voyageurs cumulent des millions de vues sur les réseaux sociaux. « *Ce qui me touche le plus, c'est le partage, la rencontre entre les gens, quels que soient leur classe sociale et leur âge, s'enthousiasmait dans Ovest France* Sylvain Bailly, directeur des Affaires culturelles de la SNCF, au moment du dixième anniversaire du dispositif. *Ils se parlent autour du piano, finissent par se donner rendez-vous pour se revoir, échanger, jouer ensemble.* »

INSTINCT MUSICAL

Ce besoin de communier en musique ne date pas d'hier. Au début du XX^e siècle, des archéologues découvrent un coquillage percé dans la grotte de Marsoulas (Haute-Garonne). Longtemps pris pour une gourde, l'objet creux est finalement identifié pour ce qu'il est vraiment : un instrument à vent vieux de 18 000 ans ! Attestant d'une pratique musicale encore plus ancienne, une flûte fabriquée en os de vautour et datant du Paléolithique supérieur, soit 35 000 ans avant notre ère, a été découverte en 2008 en Allemagne.

De la Préhistoire à aujourd'hui, toutes les cultures, toutes les classes sociales, toutes les religions ont vécu en musique : des ballades des ménestrels aux bhajans indiens – ces mantras sacrés chantés en chœur – en passant par les notes pincées du shamisen (三味線, « trois cordes parfumées ») accompagnant le kabuki japonais.

On raconte même qu'en Chine, pendant la dynastie Zhou (de 1045 à 256 avant J.-C.), l'empereur était le seul à détenir une flûte faisant office de diapason. Une fois par an, il s'assurait que les orchestres de ses provinces n'étaient pas dissonants.

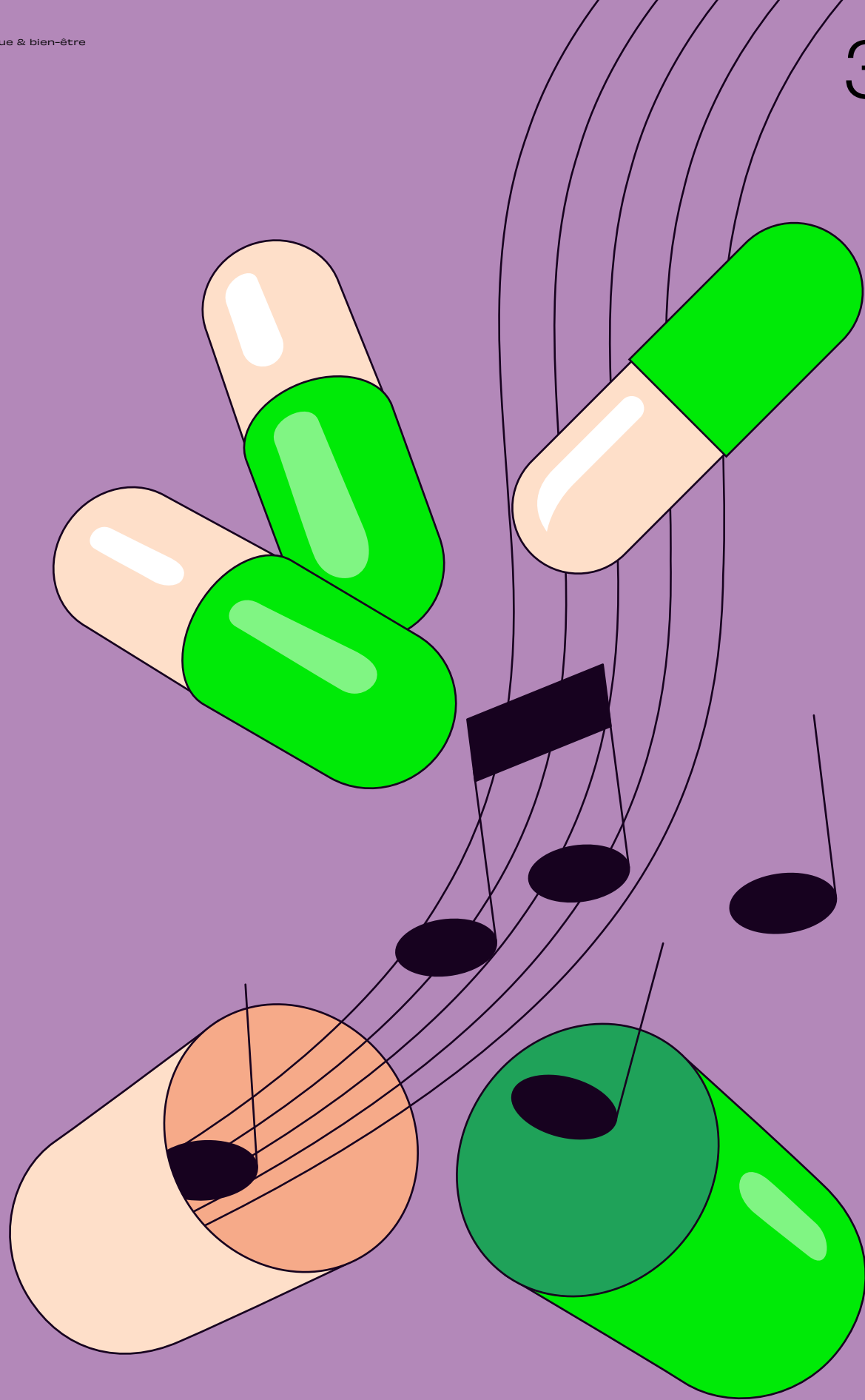
" Chez moi, j'ai un piano électrique et je joue le plus souvent au casque, pour ne pas embêter mes voisins. En gare, c'est plus agréable, je ne suis pas tout seul ! "

Une manière de donner le *la* hautement symbolique : des instruments accordés présageaient une société sereine. Certaines mélodies ont traversé les siècles – tel « Zadok the Priest » – sans perdre leur force rassembleuse : composé en 1727 par Haendel comme hymne de couronnement britannique, il a été utilisé lors d'un mariage princier danois en 2004, puis dans une dizaine de films, et résonne aujourd'hui dans les stades de football les soirs de Ligue des Champions ! Pour autant, « *il n'y a pas de musique universelle, mais une universalité du besoin de musique* », aimait dire Jean Bauer, l'un des plus grands luthiers du XX^e siècle. Ce n'est pas le contenu qui rassemble, mais le geste : chanter, jouer, écouter ensemble.

CRÉER ENSEMBLE

Encore faut-il que cet « ensemble » n'exclue personne. De nombreuses initiatives cherchent à ouvrir l'accès à la pratique et à la création musicale : concerts à l'hôpital, ateliers en prison, dispositifs sensoriels comme les gilets vibrants qui permettent aux personnes sourdes ou malentendantes de ressentir physiquement les basses et les rythmes, ou encore le « chansigne » traduisant les paroles en langue des signes tout en en restituant l'intention et l'émotion...

Avec Les Fabriques à musique, un programme qui met en relation artistes et publics éloignés de la création, le Fonds de dotation Sacem permet à des groupes (scolaires, notamment) de composer une œuvre originale, encadrés et guidés pendant un an par un professionnel.



L'enjeu n'est pas seulement artistique : il s'agit de faire découvrir le processus de création, de légitimer des voix qui ne pensent pas toujours l'être et de transformer l'écoute en participation active. Autre initiative d'ampleur, le projet Démos, porté par la Philharmonie de Paris, qui accompagne des enfants éloignés de la pratique musicale : pendant trois ans, ils se voient confier un instrument, tout en bénéficiant d'un encadrement. Les jeunes musiciens se rejoignent à intervalles réguliers pour former un orchestre d'une centaine d'enfants. Avec ces deux projets, l'ambition dépasse l'apprentissage musical. Les retours d'expérience, confirmés par des études en sciences sociales et cognitives, expliquent les nombreux bienfaits de la musique : développement de la confiance en soi, amélioration de la capacité d'écoute, coopération, capacité de projection dans l'avenir. Autant de compétences dites « non cognitives » aujourd'hui reconnues comme déterminantes dans les trajectoires scolaires et professionnelles. De quoi « former les futurs citoyens du XXI^e siècle », espère Gilles Delebarre, directeur du projet Démos.

CHIMIE DU BONHEUR

Ces compétences non cognitives ne sont pas les seules à se nourrir de mélodies : si la musique fait autant de bien à une société, c'est peut-être d'abord parce qu'elle fait du bien au corps. « *La musique sculpte et caresse notre cerveau* », aime à dire Pierre Lemaquis, auteur de plusieurs livres sur les liens entre musique et neurologie, notamment *Sérénade pour un cerveau musicien* (2009, éd. Odile Jacob). « *On peut dire qu'on a deux cerveaux, développe le neurologue. Il y en a un qui capte les informations par les sens, qui les compare à ce qu'on a en mémoire. Il nous aide à rester en vie, mais un ordinateur ferait la même chose.* »

« *Heureusement, on en a un autre, qui est celui du système du plaisir, de la récompense, et qui, lui, nous donne envie de vivre. Or la musique agit sur les deux. Elle sculpte le premier en développant notre ouïe, notre discrimination auditive, notre mémoire, notre anticipation : c'est pour cela que l'on aime les morceaux que l'on connaît déjà, les refrains, etc. Et elle caresse le second en nous faisant sécréter les substances qui donnent bonheur et joie, comme la sérotonine et la dopamine.* » Ou l'endorphine, de la morphine endogène, responsable notamment de la diminution des douleurs, mais aussi de la chair de poule qui arrive quand une note touche droit au cœur – enfin, au cerveau.

Vertus thérapeutiques

Ce n'est pas un hasard si, lors d'une anesthésie locale, la plupart des hôpitaux proposent aujourd'hui d'écouter un album : grâce aux endorphines, à la sérotonine et à la dopamine qu'elle fait sécréter, la musique détend les patients. Mais ses bienfaits dans le monde médical vont encore plus loin. Elle est utilisée dans le traitement de la maladie de Parkinson pour aider le mouvement et la marche, elle réduit l'anxiété et ravive quelques souvenirs précis chez les personnes atteintes d'Alzheimer, elle stimule la communication des enfants autistes. Et soulage également l'esprit : la psychologue clinicienne Laure Mayoud propose ainsi des « prescriptions culturelles », car « *la rencontre avec la beauté sous toutes ses formes artistiques, depuis l'origine de notre humanité, est un remède indispensable pour notre santé individuelle et collective* ». Une manière de soigner aujourd'hui enseignée à l'université Claude-Bernard à Lyon.

Toute une pharmacopée dans nos écouteurs. Selon les scientifiques, la musique joue aussi un rôle essentiel dans notre capacité à faire société. « *De nombreux animaux font de la musique, poursuit Pierre Lemaquis. Les gibbons, par exemple, qui ne sont pas très éloignés de nous, chantent en couple. Et ils font partie des mammifères les plus fidèles du règne animal, soudés par le chant. Certains chercheurs pensent ainsi que la musique a aidé notre espèce à s'unir et donc à perdurer, nos ancêtres ayant commencé à chanter très certainement avant de parler.* »

À la gare de l'Est, Nicolas, l'ingénieur informatique fan de Bach, cesse de jouer, il ne veut pas manquer son train. Une dame élégante applaudit : « *C'est quand même merveilleux d'écouter un musicien jouer en vrai !* » Chacun s'en va rejoindre son quai. Ils ne se reverront sans doute jamais. Mais avant de s'engouffrer dans le wagon, Jocelyne glisse, la mélodie encore en tête : « *Quand on y réfléchit, c'est le seul moment où l'on se retrouve autour de quelque chose de beau, sans que personne ne s'énerve. Il n'y a que la musique qui permet ça aujourd'hui !* »

AROUND

La France
monte le
son

Aya Nakamura au Met Gala
à New York le 6 mai 2024.



© Evan Agostini/AP/SIPA

DOSSIER

DOWN THE

Numéro 118

sacemag

PAR ————— Olivier Richard

Aya Nakamura, Gojira, DJ Snake, David Guetta, Tagada Jones, Landmvrks

et bien d'autres... La musique française s'exporte dans le monde entier. Un succès grandissant et protéiforme, signe que la musique compte désormais parmi les domaines d'excellence de notre pays au même titre que le luxe ou la gastronomie.

42

Les chiffres sont sans appel, la musique française s'exporte de plus en plus : en 2024, le live et la musique enregistrée ont généré 1,178 milliard d'euros de chiffre d'affaires à l'international, soit 16 % du chiffre d'affaires total. Dans le détail, 29 % des revenus de la musique enregistrée proviennent de l'export, contre 6 % pour le live. Des données qui confirment l'internationalisation croissante de la musique française. Et, bonne nouvelle, cette globalisation concerne tous les aspects de la production musicale, incluant la musique à l'image mais aussi la création d'identités sonores.

LES J.O., UN ACCÉLÉRATEUR

Éclatant symbole de la réussite de la musique française dans le monde : les inoubliables cérémonies d'ouverture et de clôture des Jeux olympiques et paralympiques de Paris, en juillet et août 2024, l'occasion pour des dizaines d'artistes français de se produire en direct devant 1 milliard de spectateurs. Des cérémonies qui ont servi d'accélérateurs inédits aux artistes présents et à l'ensemble de l'écosystème musical national : les streams d'Aya Nakamura ont augmenté de 40 % à l'étranger dans la foulée des J.O., tandis que ceux de Gojira explosaient (+ 129 %). Au-delà de ces chiffres spectaculaires, l'image de la France a elle aussi bénéficié de la programmation musicale éclectique de ces cérémonies. Bluffé, le *New York Times* écrit : « Avec sa prestation, Aya Nakamura a redéfini ce que cela voulait dire, être français ! » À 11 000 kilomètres de là, Lu Ming, un artiste de bandes dessinées de Pékin, s'enthousiasmait sur le réseau WeChat : « Voir un groupe de metal ouvrir les J.O., c'est formidable ! Bravo la France ! » Au-delà des J.O., la réussite à l'international de la musique française a des origines multiples : elle est le fruit d'un travail de fond et de la révolution provoquée par l'avènement du digital.

FLASH-BACK

La globalisation de la musique française a sans doute pour point de départ le succès de la French touch, à la charnière des XX^e et XXI^e siècles. La musique française était certes réputée dès l'époque classique (XVII^e-XIX^e siècles) mais elle ne touchait qu'un public éduqué et francophile. Idem, plus tard, pour la variété, de Maurice Chevalier à Édith Piaf en passant par Yves Montand ou Tino Rossi. Dans les années 1960-1970, la variété française rencontre un solide succès dans les pays de l'Est et en Amérique latine grâce à Dalida, Charles Aznavour et quelques autres grands noms du répertoire national. Mais la plupart des territoires, en particulier ceux du gigantesque marché anglo-saxon, restent sourds à nos artistes. Cela n'empêche pas des artistes underground français comme Richard Pinhas (électro) ou Métal Urbain (électropunk) d'être salués par la presse spécialisée anglo-saxonne.

43

Sacem sans frontières

La musique française se développe à l'international... la Sacem aussi ! Caroline Champarnaud, sa directrice de l'international, explique : « Environ 28 000 de nos sociétaires sont étrangers et la Sacem administre des contrats online dans 230 pays. Elle travaille de deux manières : soit par le biais d'une filiale ou d'un bureau (Luxembourg, Monaco, Polynésie, Liban), soit en signant un accord de représentation avec une société d'auteurs locale. En 2024, les collectes internationales se sont élevées à 98 millions d'euros, en augmentation de 5 %. Le secteur des bandes originales de films, séries et dessins animés est particulièrement dynamique. En plus du travail de collecte, nous mettons en place des opérations de proximité pour renforcer les liens entre nos membres et des artistes étrangers. En 2025, nous avons organisé un atelier d'écriture en Corée en collaboration avec l'éditeur coréen CTGA Music. Des Français et Coréens ont écrit ensemble des chansons pour des artistes de K-pop. Nous avons organisé le même type d'opération à Nashville, pour les musiques folk et country, et à Amsterdam, pour le répertoire électro : au total une soixantaine de créateurs mobilisés et une centaine d'œuvres créées ! Nous comptons développer ce type d'opérations tout en poursuivant, bien sûr, notre travail de consolidation de nos liens avec l'étranger, afin de continuer à améliorer les collectes internationales. »

" Les Chinois associent souvent la culture française au romantisme, c'est aussi valable pour la musique."

À la charnière des années 1970 et 1980, chez les rockers, Trust et Indochine réussissent à récolter un succès international relativement conséquent dans des pays comme le Royaume-Uni (Trust), la Suède et le Pérou (Indochine). Succès mondial en revanche pour Jean-Michel Jarre dont l'album *Oxygène* (1976) s'écoule à 18 millions d'exemplaires dans le monde ! Un triomphe qui vaut au démiurge électro de donner une série de concerts historiques en Chine dès 1981. Quinze ans plus tard, ses lointains héritiers de la French touch (Air, Daft Punk...) enfoncent enfin les portes du mainstream international, une brèche dans laquelle s'engouffrent quelques années plus tard des artistes dance comme David Guetta et DJ Snake. Désormais, une bonne partie de la planète danse sur des sons français.

L'AVANT-GARDE INDÉ

Avant les grandes scènes et les trophées, il y eut le travail effectué dans les marges, les labels indés et une scène underground dont la réputation a préparé le terrain. Il y a vingt-cinq ans, quand Madonna fait appel à Mirwais, l'artiste est sorti depuis belle lurette des radars de l'industrie. Dans le même ordre d'idées, Gojira s'est taillé une réputation de tête d'affiche dans la scène metal internationale avant de remplir des arènes en France. À la fin du siècle dernier, Laurent Garnier et ses pairs étaient régulièrement invités dans les clubs des cinq continents alors que des groupes punk comme Les Thugs (Angers) ou Burning Heads (Orléans) tournaient régulièrement aux États-Unis. Dans les années 1990-2000, le soft power français provient donc d'une certaine manière de l'underground. On note d'ailleurs la popularité persistante en Amérique latine d'artistes issus de la scène alterno-punk, Manu Chao n'étant que le sommet de l'iceberg. Cousins de la French touch, les Versaillais de Phoenix confirment que nul n'est prophète en son pays en rencontrant d'abord le succès aux États-Unis et en recevant le Grammy Award du meilleur album de musique alternative dès

Marlon Magnée du groupe La Femme au MadCool festival à Madrid le 7 juillet 2022.



Air au Royal Albert Hall à Londres le 31 mai 2024.

2010 avec *Wolfgang Amadeus Phoenix*. Et, alors que les Victoires de la Musique ne comportent toujours pas de catégorie rock, Gojira, Marina Viotti et Victor le Masne sont couronnés du Grammy de la meilleure prestation metal pour leur performance aux J.O. (quatrième citation pour le groupe landais).

SOFT POWER

Longtemps cantonnés au marché national, les artistes de variété s'exportent également de plus en plus : Aya Nakamura mais aussi Zaho de Sagazan séduisent à « l'inter » et rejoignent des talents installés comme Joyce Jonathan, aux prouesses impressionnantes sur l'énorme marché chinois depuis plus de quinze ans. En 2024, la chanteuse réussit l'exploit de décrocher la pole position du populaire télécrochet chinois *Ride the Wind* (乘风). Il est désormais courant que des artistes français soient programmés dans des festivals étrangers comme l'incontournable Coachella (Californie), dont la prochaine édition accueillera les très tendance Oklou et Dabeull. Simon Jones, vice-président senior chargé des tournées internationales chez AEG, l'organisateur de Coachella et le numéro 2 mondial du live, confie : « Cela fait longtemps que les artistes français ont acquis un statut très respecté. Ils font preuve d'un éclectisme remarquable. Ces cinq dernières années ont été au diapason avec le succès

mondial de talents comme Polo & Pan et Theodora, la prochaine superstar ! » Pour Yang Yu, programmateur des artistes internationaux du Midi Festival en Chine : « Les Chinois associent souvent la culture française au romantisme, c'est aussi valable pour la musique. Il faut néanmoins souligner que l'écrasante majorité du public chinois n'écoute pas de musique internationale. Elle est surtout consommée dans les grandes villes, principalement par des jeunes. Mais même si la France est d'abord synonyme de cuisine, de bons vins, de mode, de cinéma et de sport, il est possible de faire des petites merveilles avec des musiciens français. » Camille Contreras, la chanteuse du groupe metal marseillais Novelists, qui s'apprête à tourner pour la troisième fois en Chine confirme : « Le public chinois est fantastique ! Il est d'une gentillesse incroyable. Nous allons jouer dans 7 villes, dans des salles de plus en plus grandes (jusqu'à 1 000 personnes de jauge, NdA). » Même si, à l'instar de Novelists, de plus en plus de musiciens tournent à l'étranger sans le soutien des Alliance et Institut français, leur rôle reste important au même titre que celui du CNM, comme l'explique Yang Yu : « Avec Croisements, son festival multidisciplinaire qui programme des chanteurs et des groupes, l'Institut français a réussi à construire une véritable relation entre la jeunesse chinoise et la musique française. » Des opérations comme la France Music Week ou ICC Immersion participent aussi à la notoriété de la musique française à l'étranger.



David Guetta aux Eurockéennes de Belfort le 7 juillet 2024.

46

" Aujourd'hui, avec le streaming, c'est nettement moins difficile de percer à l'étranger. Savoir qu'on est écouté dans 120 pays, c'est enthousiasmant ! "

L'EFFET STREAMING

Le streaming et l'explosion de son utilisation ont également dopé le succès des artistes français à l'étranger. Caroline Champarnaud, directrice de l'international de la Sacem, résume : « *Le fait d'avoir accès à l'intégralité du répertoire mondial sur les plateformes en ligne a fait exploser la découvrabilité. Des gens qui ne connaissaient pas ou peu la musique francophone y ont eu accès. La notoriété de nos artistes a donc été décuplée.* » Un point de vue partagé par Simon Jones d'AEG : « *Le streaming a effectivement rendu possible la globalisation de la musique. Il est désormais inutile que les artistes français chantent en anglais pour conquérir la planète ! Le plus important reste la chanson et sa mélodie.* » Vétéran des tournées internationales – son groupe a donné 25 concerts à l'étranger l'année dernière –, Marlon Magnée, l'ancien chanteur de La Femme, prépare la sortie de son album en donnant des concerts au Mexique. Il se souvient : « *Dès les débuts du groupe, nous avons joué aux États-Unis. Le fait que nous chantions en français ne nous a pas empêchés de rencontrer du succès, c'était rare il y a quinze ans. Aujourd'hui, avec le streaming, c'est nettement moins difficile de percer à l'étranger. Savoir qu'on est écouté dans 120 pays est enthousiasmant ! On peut dire merci aux services*

de streaming. » Pour lui, le succès de la musique française participe clairement au soft power national. Il n'est par exemple pas rare que des spectateurs lui disent qu'ils apprennent le français parce qu'ils aiment son groupe. « *La Corée est l'exemple à suivre, poursuit-il. La K-pop a mis le pays à la mode, c'est remarquable !* » Constat similaire chez Wattie, le leader de Lion's Law, une formation oi! qui revient d'une tournée en Asie du Sud-Est. « *Nous avons joué à Bornéo. L'accueil était hallucinant. À Djakarta, comme les billets coûtaient seulement 2 euros, il y avait des milliers de gens. Tous les spectateurs avec qui nous avons parlé s'intéressaient à la scène française.* » Le succès de plus en plus massif de la musique française permettra-t-il de voir bientôt apparaître des artistes francophones dans le Top 10 du classement mondial des artistes de l'IFPI3, à l'instar, actuellement, de la formation sud-coréenne Stray Kids ? Cet exemple de soft power inspirera probablement certains professionnels de la musique chez nous.

LA BANDE-SON FRANÇAISE

Autre pan important de la production musicale française à l'étranger : la musique à l'image. De l'écran de cinéma aux spots publicitaires, le talent des musiciens français façonne notre bande-son collective. De plus en plus de productions internationales font appel à eux et à leurs compositions pour leur bande originale, même si leurs réalisations sont finalement assez peu médiatisées. À l'exception néanmoins d'événements extraordinaires comme l'Oscar de la meilleure chanson originale, décerné à Camille et Clément Ducol en 2025 pour leur travail sur *Emilia Pérez* de Jacques Audiard. Ou la filmographie exceptionnelle d'Alexandre Desplat, doublement oscarisé pour *La Forme de l'eau* de Guillermo del Toro et *The Grand Budapest Hotel* de Wes Anderson. Clairement confidentiel en dehors des cercles autorisés, le parcours unique de Michaël Boumendil, le fondateur de la société Sixième Son, se doit lui aussi d'être souligné. Leader mondial de l'identité sonore et du design musical, Boumendil et son équipe ont signé celle de plus de 500 sociétés dont Etihad Airways ou le FC Barcelone. Celui qui est parfois qualifié de « compositeur français le plus écouté au monde » analyse : « *Il y a quelque chose de très fort dans la musique française. Elle est le fruit du travail de compositeurs et de musiciens mais aussi des gens autour d'eux. C'est ce travail d'équipe qui la rend si particulière et fait qu'elle est très écoutée dans le monde entier.* » Que dire de plus ?

TOP 5

des artistes français les plus streamés à l'international en 2025 :

# 1	David Guetta
# 2	DJ Snake
# 3	Daft Punk
# 4	Hugel
# 5	Indila

Yael Naim

PAR ——— Patrice Demailly

Après un succès fulgurant en 2008 avec « New Soul » – morceau utilisé par la marque à la pomme pour habiller une campagne de pub mondiale –, la chanteuse franco-israélienne Yael Naim continue de perfectionner, en anglais, une pop-folk mélancolique et délicate. Pour le *SacemMag*, elle s'est prêtée au jeu du questionnaire « Toute 1^{re} fois ». Vous souvenez-vous de :

Votre premier cours de piano ?

Yael Naim À 9 ans, suite à mon inscription au conservatoire. Même si j'en jouais déjà de mon côté, j'étais limitée. Quelle joie donc qu'on m'apprenne Mozart, Bach... À partir de ce moment-là, j'ai commencé à entretenir une relation obsessionnelle avec l'instrument, envisageant de devenir compositrice classique. Il y avait un orgue et une guitare à la maison, mais mes parents ont cherché à me trouver un piano. Un soir, en rentrant de l'école, je découvre un piano neuf dans ma chambre. Mes parents se sont endettés pour me l'offrir, ils ont fait ce sacrifice pour suivre leur intuition quant à mes dispositions pour la musique. Je n'ai plus quitté ce piano. Je prenais des cours une seule fois par semaine, mais je profitais du fait qu'en Israël l'école se termine à 13 heures pour en jouer presque sans relâche à la maison, de 14 à 19 heures.

Votre première fois en studio ?

YN J'ai 12 ans et je décide d'enregistrer une chanson pour une compétition de jeunes talents en Israël. Comme tous les autres participants chantaient une reprise, on me disait que je n'avais aucune chance si je me présentais avec un titre original. Je me rappelle avoir dirigé de bout en bout la session, j'avais une idée extrêmement précise des arrangements. Finalement mon option a été la bonne : j'ai remporté le concours.

La première fois que vous vous êtes entendue à la radio ?

YN C'était « New Soul ». J'étais dans la voiture avec David Donatien [son compagnon et musicien, NdIR], on avait livré le mix de la chanson quelques jours auparavant. Au lieu d'être heureuse, j'ai eu comme première réaction : « Le mix n'est pas bon ! » David m'a engueulée, me reprochant de ne pas savoir me réjouir.

Votre premier concert marquant sur une scène internationale ?

YN Le festival SummerStage à Central Park dans la foulée de « New Soul » et de mon premier album. C'est assez dingue parce que, deux ans auparavant, je suis allée voir Erykah Badu là-bas. Et cette fois, c'était moi la tête d'affiche dans ce lieu mythique.

La première fois que vous avez touché de l'argent de la Sacem ?

YN C'était en 2008 avec la sortie de mon premier album. J'étais tellement fière de gagner ma vie après deux ans de travail ! D'autant que j'étais allée à l'encontre des idées reçues : on me disait qu'il fallait chanter en français et faire des chansons uptempo pour réussir. Mon disque – des ballades en hébreu – et « New Soul » – chantée en anglais – étaient mid-tempo. La preuve qu'on peut rencontrer le succès avec une musique en adéquation avec ce qu'on aime et pas immédiatement commerciale. Cet argent, je ne l'ai pas claqué d'un coup, j'avais surtout gagné musicalement ma liberté. Ça m'a permis d'être plus détendue, de prendre le temps de faire un nouveau disque et de pouvoir me projeter, savoir que j'aurai les moyens d'élever des enfants.

La première chanson que vous avez écrite pour votre album *Solaire* ?

YN « Blame », la chanson qui a donné l'impulsion à l'album. Elle est électro, avec une explosion finale, et marque une ouverture vers quelque chose que je n'avais pas encore exploré. J'ai tout de suite su que ça serait la couleur musicale de ce qui allait suivre. « Blame », c'est le constat qu'on blâme trop souvent l'autre pour ses échecs et ses failles.



LE DESTIN MONDIAL D'UNE CHANSON FRANÇAISE

En 1967, en pleine France yéyé, une chanson française sur l'usure amoureuse franchit les frontières et change de destin. De « Comme d'habitude » à « My Way », voici l'odyssée d'une mélodie née à Megève, devenue l'un des hymnes les plus chantés du XX^e siècle.

Tout commence à Megève en février 1967 avec le compositeur Jacques Revaux, déjà connu pour ses collaborations avec Michel Sardou, Johnny Hallyday, Richard Anthony, Dalida... Il compose (en moins de deux heures) quatre titres à la guitare, dont « For me », titre provisoire pour le dépôt Sacem. Ces quatre mélodies font l'objet d'une maquette à Londres, dont les paroles sont confiées à un jeune auteur encore inconnu, David Jones, qui deviendra David Bowie. Le texte de la démo ayant été refusé par les producteurs, frustré mais autant revanchard qu'inspiré, Bowie recyclera la grille harmonique dans « Life on Mars ? ».

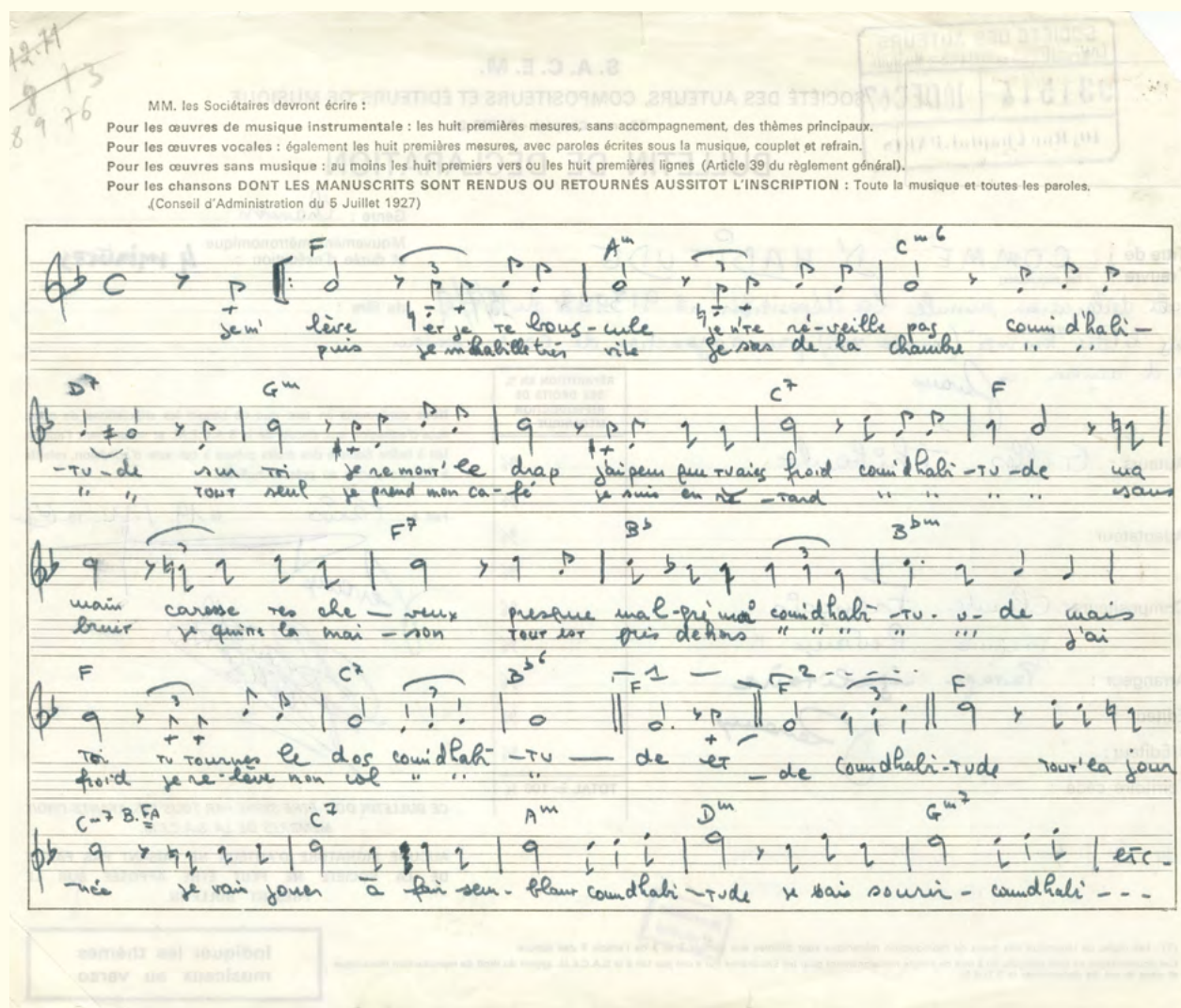
En mai 1967, après des refus par plusieurs vedettes de l'époque, le projet se transforme avec Claude François et le parolier Gilles Thibaut : ce sera l'autopsie d'un amour qui s'éteint, la mécanique glacée des gestes répétés. « Je crois que cette chanson atteindra les gens car elle est vraie », confie ainsi Claude François. En 1967, « Comme d'habitude » touche juste et s'impose en France.

Puis surgit l'auteur-compositeur-interprète Paul Anka qui, à seulement 28 ans, est déjà un artiste reconnu et plébiscité depuis une dizaine d'années. Séduit par le disque, il en obtient les droits d'adaptation. À New York, il change tout : adieu la rupture, place au bilan d'une vie. « I did it my way [J'ai fait ça à ma manière]. » Il écrit un texte rétrospectif en pensant à Frank Sinatra, qui l'enregistre (en une seule prise !) le 30 décembre 1968. En 1969, « My Way » explose : vingt-septième position au hit-parade américain en mars et 75 semaines consécutives (122 au total) dans le Top 40 britannique, un record. La suite appartient à la légende : Elvis Presley en fait un moment de scène crépusculaire, Sid Vicious la dynamite en 1979. Tom Jones, Nina Simone, Luciano Pavarotti la font leur, tout comme Yseult lors de la cérémonie de clôture des Jeux olympiques de Paris.

Face à la partition de « Comme d'habitude », une évidence : derrière le succès international américain, il y a une mélodie... française. Célébré partout dans le monde, le succès de « My Way » donne le tournis : 1 milliard d'albums vendus et plus de 3 000 versions. Cinquante-neuf ans après sa création, elle reste l'une des chansons françaises les plus exportées.

" Je crois que cette chanson atteindra les gens car elle est vraie. "

CLAUDE FRANÇOIS



© Jeune Musique Editions / Warner Chappell Music France

Partition « Comme d'habitude »
Auteur : Gilles Thibaut
Compositeurs : Claude François et Jacques Revaux
Fonds : Document d'archives Sacem
Date : 1967

Gigi, l'amoureux au grand cœur



Un demi-siècle après sa création, la chanson « Gigi l'amoroso » continue de résonner en prime time, reprise par de nouvelles générations d'artistes. Un succès immuable, dont les retombées dépassent la scène et profitent, grâce à son autrice, à toute une communauté de créateurs.

Quand « Gigi l'amoroso » déboule en 1974, ce n'est pas une simple chanson. Dalida la qualifiait de « petite pièce de théâtre » : un titre hors format (7 minutes !) où Gigi, « toujours vainqueur, parfois sans cœur mais jamais sans tendresse », fait danser et pleurer tout un village. Le succès sera immense : plus de 300 000 exemplaires vendus en France, un disque d'or au Québec et une place de « numéro 1 » dans 12 pays.

Plus discrète que son tube, Jacqueline Misrahi – de son nom d'artiste Michaële –, autrice de « Gigi l'amoroso » et de nombreux autres succès, a légué ses droits d'auteur sur le titre au Comité du cœur, donnant ainsi naissance au prix de soutien et d'encouragement qui porte son nom, attribué chaque année à une jeune autrice ou compositrice de talent.

Créé en 1951 et reconnu d'utilité publique depuis 1953, le Comité du cœur est l'association de solidarité créée par et pour les sociétaires de la Sacem. Sa mission : venir en aide aux auteurs, autrices, compositeurs et compositrices en difficulté.

Entre le récit flamboyant d'un antihéros italien se rêvant star hollywoodienne et l'élan fraternel d'une communauté d'artistes, c'est tout un pan de la création musicale française qui se raconte : celui où la solidarité ne se limite pas à des paroles, mais se traduit par un engagement concret et collectif. Alors quand, en janvier 2026, la chanteuse Ambre, candidate de la *Star Academy*, reprend ce récit intemporel, ce n'est pas seulement une chanson que le public redécouvre, mais un geste de solidarité qui continue, cinquante ans plus tard, de faire vivre et soutenir la création.



Rejoignez le Comité du cœur

ça sonne faux

À une époque où il peut sembler de plus en plus difficile de séparer le vrai du faux, la Sacem décrypte les rumeurs et autres idées préconçues qui circulent à son sujet.

La Sacem est une administration publique

La Sacem, tout le monde connaît. En tout cas de nom. Mais est-ce un organisme public ? Un établissement dépendant du ministère de la Culture ? Du ministère de la Justice ?

Rien de tout ça. Mais le doute est permis, car la Sacem peut être considérée comme exerçant une mission d'intérêt général, pour au moins trois raisons : 1) elle représente et défend les créatrices et créateurs qui lui ont confié leurs œuvres, s'assure qu'elles et ils sont justement rémunérés chaque fois que leurs œuvres sont diffusées, centralise puis redistribue l'ensemble des revenus aux créatrices et créateurs ; 2) son activité est encadrée par le Code de la propriété intellectuelle et soumise au contrôle des pouvoirs publics ; 3) elle encourage et finance de nombreux projets de création culturelle, de diffusion, de formation et d'éducation artistiques et culturelles, contribuant ainsi au rayonnement culturel de la France et à la vitalité des territoires.

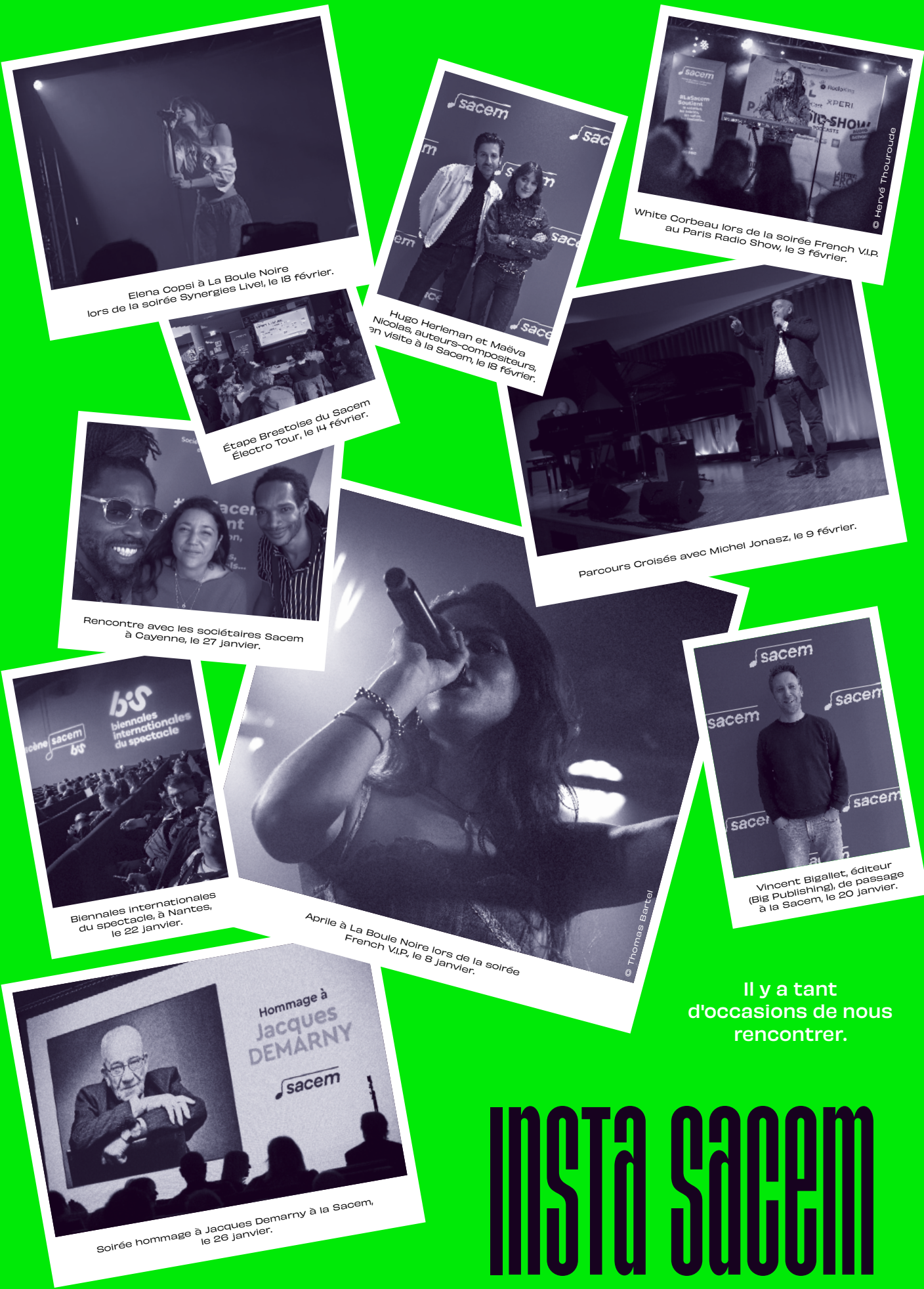
Pourtant la Sacem est bien une société 100 % privée, à but non lucratif, détenue et gérée par ses membres et fonctionnant donc comme une coopérative – 250 000 auteurs et autrices, compositeurs et compositrices, éditeurs et éditrices. Une organisation qui fête cette année ses 175 ans et qui permet à plus de 450 000 bars, hôtels, commerces, radios, TV, plateformes, salles, festivals... de diffuser tout son répertoire (106 millions d'œuvres françaises et internationales), via la signature d'un contrat unique. Et qui permet à chacun de profiter de la musique, partout, tout le temps.

playlist playlist playlist play play playlist

Prolongez en musique
votre lecture avec des
morceaux de nos invités
& des chansons qui ont
changé leur vie.

Zily	Mamio Zily	Ramalé M'Toro Chamou
Yael Naim	Rabbit Hole Yael Naim	Fourth of July Sufjan Stevens
Mosimann	Lonely Mosimann	La ritournelle Sébastien Tellier
Marion Rampal	Où sont passées les roses ? Marion Rampal & Piers Faccini	Caged Bird Abbey Lincoln
Joachim Garraud	Maximus Joachim Garraud feat. A Girl & A Gun	Weather Storm Craig Armstrong
Delphine Ghosarossian	Vortex Nick Cave & the Bad Seeds	Cantique Feu! Chatterton

54



Il y a tant
d'occasions de nous
rencontrer.

INSTA SAcem

SACEM AG

LES ADMINISTRATEURS
& ADMINISTRATRICES
DU TOUT NOUVEAU FONDS
DE DOTATION SACEM :

Mercedes Erra

fondatrice et présidente du conseil de surveillance de BETC

© Bouchra Jarrar

Oli

auteur-compositeur-interprète

© Odieuxboby

Bruno Lion

gérant de Peermusic France

© Christophe Crénel

Princess Erika

autrice-compositrice-interprète

© Christophe Crénel

Julien Doré

auteur-compositeur-interprète

© Goleczkowski

Tété

auteur-compositeur-interprète et président du Fonds

© Christophe Crénel

Vitaa

autrice-compositrice-interprète

© Fifou

David Eberlé

entrepreneur dans la tech

© Christophe Crénel

Woodkid

auteur-compositeur-interprète

© Fred Gervais

Iris Knobloch

présidente du Festival de Cannes

© Olivier Vigerie